

Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain

Premier évêque de Pembroke

(SUITE ET FIN)

LE premier évêque d'un diocèse, s'il doit avoir les qualités et les vertus du missionnaire et de l'homme apostolique, doit avoir aussi le talent de l'administrateur. Tout en effet est à organiser dans un diocèse qui s'ouvre, tout est à créer. Si le premier chef n'est pas largement doué de prudence et de clairvoyance, il pourra compromettre l'avenir pour de longues années. Sans doute l'Esprit-Saint l'assiste. Mais Dieu fait son oeuvre en employant les moyens humains et les qualités des hommes. Les aptitudes de Mgr Lorrain pour l'administration furent certainement l'une des raisons de son élévation à l'épiscopat. Ces aptitudes, il les avait montrées à Redford et à Montréal. Il les fit briller dans tout leur éclat, dès qu'il eut en mains la direction du vicariat-apostolique de Pontiac.

Quand il arriva à Pembroke, l'église qui devait lui servir de cathédrale était inachevée ; le sous-sol n'était qu'une cave ; le chœur n'existait pas encore, la sacristie non plus ; il fallait des ornements et des décorations à l'intérieur de l'édifice sacré. Aussitôt qu'il fut installé dans sa ville épiscopale, Mgr Lorrain se mit à l'oeuvre. Il s'occupa de rendre ce temple de Dieu digne de l'honneur qu'on lui faisait en lui donnant un évêque comme gardien : il termina la sacristie, fit agrandir le chœur, paracheva tout l'intérieur de l'église, l'orna de grandes et belles orgues, en même temps qu'il faisait du sous-

sol une magnifique chapelle des congrégations. Tout cela ne lui coûta pas moins de cinquante mille dollars.

Pembroke n'avait pas non plus d'évêché. Mgr Lorrain dut se contenter, durant les premières années de son épiscopat, de loger dans une maison louée. Il s'imposa la tâche de se bâtir une résidence confortable et moderne. On est heureux vraiment, en y arrivant, d'en constater l'aspect imposant, puis, en y entrant, de circuler dans de larges corridors, de voir de grands parloirs, de beaux salons, de belles chambres à coucher. L'une des raisons pour lesquelles Mgr Lorrain voulut ainsi faire beau, c'est qu'une belle résidence épiscopale en imposerait aux protestants. Une autre, c'est qu'il désirait attirer son clergé chez lui, faire en sorte que celui-ci y fut à l'aise surtout aux jours des retraites pastorales.

Mgr Lorrain avait aussi rêvé d'un hôpital où seraient reçus non seulement les malades de sa ville épiscopale, mais encore les pauvres bûcherons des forêts éloignées, victimes de quelque accident. Ah ! cet hôpital, lui en a-t-il coûté des soucis et du travail ! Il voulut tout ce qu'il y avait de mieux pour abriter ses chers malades. Ils ont besoin de grand air, d'hygiène. Il voulut un hôpital sur un terrain élevé, dominant toute la ville de Pembroke et d'accès facile. Il voulut en plus une construction qui plût à l'oeil, avec de larges corridors, des chambres bien aérées, de vastes salles, une salle d'opération des plus modernes. Puis, il appela au service médical un groupe de praticiens et de chirurgiens des plus distingués. Enfin, il confia le soin des malades à une communauté dévouée, celle des Soeurs Grises d'Ottawa. Il se réserva pour lui-même la direction spirituelle de l'hôpital et jamais il ne manqua à ce devoir.

Quel fut le coût de cette construction ? Nous sommes certainement en-deça de la vérité en le fixant à une centaine de mille dollars. Mais où Mgr Lorrain a-t-il trouvé tant d'argent ?

Nous savons qu'il donna à son cher hôpital les cadeaux que lui offrirent ses diocésains à l'occasion de ses noces d'argent épiscopales, en tout une vingtaine de mille dollars. Mais où a-t-il trouvé le reste, de même que les nombreuses sommes dont il avait besoin pour ses autres oeuvres? C'est son secret. Ce que cependant nous pouvons dire, c'est qu'il ne s'endetta jamais. Il avait horreur des dettes! "Nous vivons pauvrement à l'évêché de Pembroke, disait-il, mon clergé est pauvre, mes paroisses, mes *missions* sont pauvres! Mais, ajoutait-il d'un air réjoui, nous n'avons pas ou presque pas de dettes".

Mgr Lorrain employa son talent d'habile administrateur non seulement au profit de sa ville épiscopale mais aussi à celui de tout le diocèse. Il n'y a pas de construction dans son diocèse pour laquelle il ne se soit imposé beaucoup à faire. Non seulement il approuvait les plans et devis, mais il se rendait sur les lieux pour aider de ses conseils les curés et les entrepreneurs, et aussi, souvent, pour régler les difficultés qui naissent presque toujours, parmi les fidèles, à l'occasion de ces constructions. C'est sous sa sage direction que furent érigées les paroisses de Bonfield, de Albany, de East Aldfield, de Nord-Témiscamingue, de Pointe-Alexandre, de Griffith, de Killaloe, d'Astorville, de Withney, de Coulonge, de Guigues, d'Haileybury, de Calabogie, de l'Ile-des-Alumettes. C'est sous son administration que furent bâties les belles églises en pierre de Gower Point, de Chapleau, de Douglas, de Mattawa, de Vinton, d'Oscéola, d'Eganville, de Quyon, d'Arnprior; les églises en brique de Ville-Marie, de Nord-Onslow, de Cobden, de Calabogie et de Bristol; les chapelles de East Aldfield, de Bonfield, de Wilnow, de Whitney, de Killaloe, d'Astorville, de Guigues. Mgr Lorrain fonda en outre une vingtaine de *missions*. Dans chaque paroisse ou *mission*, il s'occupait de loger convenablement le prêtre. C'est ainsi qu'une trentaine de presbytères ont été bâtis par ses soins. Trois hôpitaux —

outre celui de Pembroke — ceux de Mattawa, d'Albany et de Ville-Marie, lui doivent aussi l'existence. Les couvents-écoles de Renfrew, d'Arnprior, de Guigues, d'Albany, de Ville-Marie, de Témiscamingue ont de même été l'objet de sa sollicitude paternelle. Bref, il n'y a peut-être pas un coin de terre, dans tout cet immense vicariat, qui ne rappelle quelques bienfaits de cet évêque laborieux et actif.

Mais les deux faits principaux de son administration sont sans doute l'érection de son vicariat en diocèse régulier et la fondation du vicariat-apostolique du Témiscamingue qui vient d'être à son tour érigé en diocèse.

C'est en 1898 que le vicaire-apostolique de Pontiac devint le premier évêque de Pembroke. Par son travail infatigable, le territoire confié à ses soins avait prospéré d'une manière extraordinaire. De belles paroisses avaient surgi là où, vingt ans auparavant, il n'y avait que l'épaisse forêt. Le clergé et la population catholique avaient doublé partout, triplé même en certains endroits. Le vicariat pouvait ambitionner les droits et privilèges d'un diocèse régulier. Et c'est pour reconnaître ce développement, et aussi pour récompenser les mérites du vicaire-apostolique de Pontiac, que Léon XIII, de vénérée mémoire, nomma Mgr Lorrain évêque de Pembroke.

Vu la découverte de mines d'or et d'argent qu'on venait de faire dans les montagnes d'Haileybury et de Cobalt, des milliers de mineurs s'étaient dirigés vers ces endroits. Les belles plaines situées autour du lac Témiscamingue s'étaient ainsi peuplées d'un grand nombre de colons. L'administration de cette partie du diocèse devenait pour l'évêque de Pembroke de plus en plus absorbante. Il ne pouvait plus, d'autre part, donner comme il l'aurait voulu ses soins aux sauvages de l'Abbitibi et de la baie d'Hudson. Après de mûres réflexions, il décida de demander au Saint-Siège la division de son diocèse et l'érection de la partie nord en vicariat-

apostolique. Cette division lui souriait d'autant plus qu'il voyait dans l'abbé Latulippe, le curé de sa cathédrale, son bras droit dans l'administration diocésaine depuis près de douze ans, le pasteur tout désigné pour être mis à la tête de cette partie de son troupeau. La Sacrée Congrégation de la Propagande accéda volontiers à ce désir. Le diocèse de Pembroke fut divisé en 1908. Le nouveau territoire prit le nom de vicariat-apostolique du Témiscamingue et Mgr Latulippe fut choisi comme son chef spirituel, avec le titre d'évêque de Catenne et de vicaire-apostolique du Témiscamingue. (3)

(3) C'est en 1835 que la foi a été prêchée pour la première fois au lac Témiscamingue par M. l'abbé de Bellefeuille, prêtre de Saint-Sulpice, et M. l'abbé Dupuy, chapelain à Saint-Jacques. Nous avons sous les yeux le récit de leur expédition et nous avons cru rendre vraiment service à l'histoire en le publiant sous forme de note dans cet article. Partis le 20 juin, les deux missionnaires atteignirent le terme de leur voyage le 13 juillet suivant.

“ En mettant pied à terre, lisons-nous dans leur rapport, le premier soin des deux missionnaires fut de prendre connaissance des lieux et des habitants. M. Dupuy, qui ignorait la langue du pays, se chargea de voir au temporel de la mission. Il fit tout d'abord ériger une chapelle de trente-deux pieds par vingt-deux. Il s'employa ensuite à visiter les malades et à distribuer quelques aumônes à de pauvres sauvages qui sans ce secours n'auraient pu suivre les exercices de la mission. Mais la principale besogne retomba sur M. de Bellefeuille. Du matin au soir, il lui fallait catéchiser un peuple avide de la parole de Dieu et à qui il était nécessaire d'enseigner ce que les enfants apprennent d'habitude de leurs parents. La nouvelle de ces prédications pacifiques se répandit bientôt aux environs. Aussi un bon nombre de sauvages qui, à l'arrivée des missionnaires, avaient pris la fuite, craignant qu'ils ne fussent venus pour punir les méchants, comme le bruit s'en était répandu, revinrent joyeux entendre la parole de Dieu. C'est alors que l'on vit sortir des fonds du lac des canots chargés de femmes et d'enfants s'empressant à venir écouter les instructions qui leur étaient données. Il faisait beau de voir ce pauvre peuple comme ravi hors de lui-même. Des sentiments d'admiration se peignaient sur leur figure lorsqu'on leur parlait de l'immortalité de l'âme, de la justice divine, du péché originel, de la rédemption du genre humain. La journée était ainsi occupée à rompre le pain de la parole divine. Le soir, la tente de M. Dupuy s'encombra de cathécumènes qui

* * *

Nous avons jusqu'ici parlé des oeuvres de Mgr Lorrain. Il convient maintenant d'étudier les vertus du regretté prélat. En faisant son oraison funèbre, le jour de ses funérailles, Mgr McNeil, archevêque de Toronto, s'est surtout appliqué à mettre en lumière sa grande charité. La charité est la vertu théologique par excellence—*major autem harum est caritas*. La pratique de cette vertu suppose au fond la présence de toutes les autres. Il est impossible, en effet, d'aimer Dieu sans aimer tout ce qu'il nous commande, sans haïr tout ce qu'il nous défend. C'est par la charité que les vertus ont droit au mérite. C'est elle qui les "informe", qui leur donne leur pleine valeur. En disant de l'illustre défunt qu'il était vraiment charitable, Mgr McNeil affirmait équivalement que c'était un homme aussi parfait qu'il est possible de l'être en ce monde. Mais nous voulons insister plus particulièrement sur son zèle, sur sa piété, sur son amour du travail, sur sa bonté, sur sa prudence.

venaient y apprendre leurs prières. Ceux qui ne pouvaient avoir place dans la tente se passaient la tête par dessus la toile et assistaient ainsi aux instructions qui se prolongeaient tard dans la nuit. — Le 19 juillet, jour fixé pour prendre possession de ces lieux au nom de l'Eglise catholique par la plantation d'une croix, les sauvages se réunirent au lieu ordinaire des assemblées. M. de Bellefeuille leur parla du mystère de la croix, de sa vertu salutaire et du respect que nous devons porter à ce signe de notre salut. — Après l'instruction, les deux missionnaires procédèrent à l'auguste cérémonie. En tête, était portée la croix qui devait être plantée. Puis, venaient les deux missionnaires, revêtus du surplis. Marchaient ensuite les hommes, enfin les femmes, tous pénétrés des sentiments de la religion la plus vive. — Arrivé au lieu fixé, M. de Bellefeuille chanta en sauvage les litanies de la sainte croix. Il bénit ce champ nouveau et le mit sous la protection de la mère de Dieu par une antienne chantée en son honneur. Saint Adalbert, évêque et martyr, fut ensuite solennellement proclamé patron de ces lieux. Alors fut élevée la croix qui pour la première fois brilla dans ces contrées infidèles. Tous tombèrent à genoux pour l'adorer avec respect, pendant que les montagnes d'alentour répé-

Mgr Lorrain fut avant tout un évêque-missionnaire. Il eut, à la vérité, peu d'ordinations à faire, peu d'offices pontificaux à célébrer, peu de professions religieuses à présider. Mais il eut, par ailleurs, un ministère pastoral très actif. Dans son église-cathédrale, il remplit souvent les fonctions de curé et de vicaire. Il chanta la messe plus souvent qu'à son tour. Presque tous les dimanches, il faisait le sermon en anglais et en français. Il catéchisa souvent. Personne plus que lui n'était assidu au confessionnal, à la visite des malades. Il lui arriva souvent d'être seul, le ministère se faisait quand même, comme s'il y eut eu un nombreux personnel. Dans les visites pastorales, l'évêque Lorrain se multipliait encore. Ces visites étaient des espèces de retraite. Elles duraient deux et quelquefois trois jours. Toujours, il était le premier à la tâche. Il confessait, il prêchait, il confirmait, il veillait à tout. Que de difficultés d'ordre temporel il avait souvent à régler ! Ici, c'était un site pour une chapelle qu'il fallait choisir — et chaque colon voulait l'avoir à sa porte. Là, c'était une église à terminer, un presbytère à finir et il fallait décider les gens à s'imposer des sacrifices relativement considérables. Ailleurs

taient à l'envi les saluts touchant que lui adressait la foule par le chant de la strophe *O crux ave spes unica*. Les missionnaires allèrent ensemble, après cela, baiser le pied de la croix. Chacun s'empessa de les imiter. Et l'on vit avec admiration des mères appliquer sur l'arbre du salut les lèvres de leurs enfants encore à la mamelle. M. de Bellefeuille termina la cérémonie par quelques mots d'édification par lesquels il engagea les sauvages à venir souvent prier la croix. Son conseil fut suivi par bon nombre de cathécumènes tout le temps que dura la mission. — Après treize jours de mission, il fallut se décider à partir et dire adieu à cette peuplée toute renouvelée dans la foi de Jésus-Christ. ”

M. de Bellefeuille retourna l'année suivante dans cette région. Il se rendit même jusqu'au lac Abbitibi. “ Il jeta en ce poste, nous dit le même rapport, les premières semences de l'Évangile. ” Ces missions eurent les meilleurs résultats. A Témiscamingue, en 1836, il y eut en effet cent quarante-deux baptêmes, dont cent vingt-trois d'enfants et dix-neuf d'adultes.

encore, c'étaient de pauvres retardataires qui n'avaient pas mis les pieds à l'église depuis des années qu'il s'agissait de convertir. Mgr Lorrain trouvait la solution à toutes ces difficultés et revenait rarement chez lui sans avoir donné satisfaction à tout son monde.

La piété de Mgr Lorrain fut une piété sincère, profonde. Il se laissa conduire dans la pratique de cette vertu plutôt par la raison que par le sentiment. Il célébrait les saints mystères avec foi, il priaït par conviction. Esclave du devoir, il fut fidèle à tous les exercices pieux du saint prêtre : oraison, lecture spirituelle, examen particulier. Cet homme de Dieu vivait de surnaturel et d'éternité. Sa manière de bénir en scandant toujours ses paroles—*Oui, que le bon Dieu vous bénisse*—vous laissait dans l'âme je ne sais quelle impression d'un souhait qui devait s'accomplir. Sa figure souriante, mais d'un sourire grave, nous donnait l'impression, sans doute très juste, qu'il vivait constamment en la présence de Dieu. Plusieurs fois il vint, à l'archevêché de Montréal, faire sa retraite annuelle au mois de décembre avec Mgr l'archevêque et son personnel. Son recueillement, son silence, ses longues visites au Saint-Sacrement nous prêchaient éloquemment la nécessité de bien faire ces pieux exercices.

Mgr Lorrain fut aussi un travailleur. C'est par son travail surtout qu'il se distingue vraiment, qu'il est lui-même. Il commença à être laborieux dès sa plus tendre jeunesse. Au collège, il dut ses succès surtout à son application. Plus tard, chargé d'une administration difficile, il travailla et il travailla sans cesse. Il travailla par amour pour le travail, avec le dévouement et la constance qu'y met quelqu'un qui a conscience de servir une grande cause. Nous pouvons, sans crainte, sur ce point, le proposer comme un modèle. Ce travail infatigable déprima avant l'heure sa belle santé et ruina sa robuste constitution. Qu'importe ! Le salut

des âmes vaut bien la santé et la constitution d'un homme. Peut-être Mgr Lorrain voulut-il trop faire par lui-même et ne profita-t-il pas assez des occasions qu'il eut de se faire aider? C'est une imperfection que Dieu lui aura vite pardonnée.

L'évêque de Pembroke, en plus, était bon, d'une bonté qui n'admettait pas sans doute les privautés, mais qui était réelle et solide. Il voyait dans le pauvre le déshérité de la fortune, dans tous les malheureux, des membres souffrants de Notre-Seigneur. Et voilà pourquoi il ne laissa jamais à personne le soin d'assister les uns et les autres, de leur donner de bons conseils. Il aimait à rendre service. Lui, évêque, on l'a vu aller se rendre compte par lui-même si ses hôtes ne manquaient de rien dans leur chambre, s'ils avaient assez de couvertures, de l'eau dans le bassin. Il fut bon pour son clergé surtout. Il l'aimait et ne manquait jamais l'occasion de lui rendre bon témoignage. Dès 1883, il écrivait ainsi de ses prêtres: " Les prêtres du vicariat ont terminé leur retraite. L'esprit de soumission, de respect, je dirai, de douce affection manifesté par ces bons missionnaires, m'a rempli de bonheur et de consolation. " A Léon XIII qui lui demandait, dans l'audience qu'il lui accorda en 1888, s'il était content de ses prêtres, Mgr Lorrain répondit: " Oui, Très Saint-Père, je suis content de mes prêtres. Ce sont des missionnaires laborieux, dévoués et aimant la pauvreté dans laquelle ils sont obligés de vivre. " — Des fidèles confiés à ses soins il disait au même pontife: " Ils sont bons, ils conservent leur foi, ils aiment la Sainte Eucharistie, ils aiment le pape. "

Mgr Lorrain eut encore à exercer, dans des circonstances particulièrement difficiles, la délicate vertu de la prudence. Ce n'est pas qu'il aimât à traiter de questions politiques. Oh ! comme il détestait la politique. Des lettres qu'il adressa à des amis, du fond des bois, où il se trouvait, en plein pays sauvage, démontrent combien il jouissait de cet air de liberté et se sen-

tait heureux d'être éloigné des disputes qui agitent les hommes. Mais il eut à surmonter plus d'une difficulté. Il eut, par exemple, dès son arrivée à Pembroke, à faire face à la redoutable question des races, ou plus exactement peut-être à la question des langues. Elle lui coûta bien des soucis et bien des inquiétudes, et cela durant toute sa longue administration. Son diocèse, en effet, comprenait une population mixte, où les catholiques de langue anglaise et ceux de langue française étaient à peu près égaux en nombre, et où le clergé se divisait aussi également par la nationalité. Canadien français d'origine, mais ayant exercé le saint ministère plus de quarante-cinq ans dans les deux langues, Mgr Lorrain regrettait vivement les divisions de race. Il aimait tous ses diocésains d'une égale affection et il aurait désiré que ce fût la même chose entre eux. Il n'y avait qu'un groupe d'hommes qu'il aimait moins. C'était les ennemis de notre sainte religion, ceux qui, dans les loges ou ailleurs, trament de noirs complots contre l'Eglise. Les orangistes de sa région étaient de ceux-là. Chez les catholiques, il n'eût voulu voir qu'un coeur et qu'une âme. Malheureusement il n'en fut pas toujours ainsi. La question de race se glissa un peu partout, perça même les jours de fête. C'est ainsi que le jour de ses noces d'argent épiscopales, ayant à répondre à deux adresses du clergé, l'une en français, l'autre en anglais, il jugea bon de répondre aux deux... en latin !

Disons qu'il s'efforça constamment de traiter tout son monde avec justice et avec équité, qu'il ne s'opposa à aucune des légitimes aspirations des deux races, qu'il ménagea également les susceptibilités de l'une et de l'autre. Le clergé de langue anglaise reconnaîtra sans doute que Mgr Lorrain lui fut toujours bienveillant et dévoué. Quant à la ligne de conduite qu'il suivit dans les questions de nationalité et de langue françaises, avant de la juger, il conviendrait de monter sur son trône, de voir les choses à la hauteur où l'évêque les

voyait et d'étudier sans passion et sans parti-pris les délicates difficultés qu'il eut à régler. Autrement on risque de juger à faux. Qu'on nous permette, à ce sujet, d'évoquer un souvenir qui nous est personnel, et qui pourra peut-être aider à le mieux comprendre. Nous visitâmes un jour la ville de Mgr Lorrain en sa compagnie. " Voyez-vous, nous dit-il, ce terrain? Eh! bien, j'ai l'intention de l'acheter et d'y placer l'église des Canadiens français. Ils sont assez nombreux maintenant pour avoir une paroisse. " C'était en 1907. Comme question de fait, le terrain a été acheté depuis. Mais la maladie a empêché l'évêque défunt de pousser le projet plus loin.

* * *

C'est pendant le concile national de Québec, en 1909, que Mgr Lorrain ressentit les premières attaques du mal qui devait l'emporter. Ces longues assises, qui durèrent sept semaines, le fatiguèrent beaucoup et lui firent perdre le sommeil. Rentré chez lui, il pensait se reposer et se guérir vite, lui qui avait une si robuste constitution. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Des attaques de neurasthénie de plus en plus fréquentes l'obligèrent à consulter des spécialistes et à séjourner pendant des mois dans les sanatoriums. Il se remit un peu, pour retomber ensuite, et cela à plusieurs reprises. Il put même reprendre ses fonctions et paraître dans certaines cérémonies publiques. La maladie continuait cependant toujours son chemin. Sentant ses forces diminuer, il se choisit un auxiliaire dans la personne de Mgr Ryan. " Celui-là, disait-il, à quelqu'un, je ne crois pas qu'il soit un *racial man*. " Il mit en lui toutes ses confiances et lui remit la plus grande partie du fardeau de l'administration. Le mal empirant toujours, il se retira, deux ans avant sa mort, à l'hôpital de Pembroke. Par moments, sa pauvre raison semblait diva-

guer. Victime de cauchemars ou d'hallucinations, il voyait souvent, à travers la fenêtre, un homme de police qui venait le saisir et le conduire en prison, parce qu'il aurait mal administré, disait-il, son diocèse. Dans cet état même, il est sûr que ses douleurs morales furent plus grandes encore que ses douleurs physiques. Jamais cependant un mot d'impatience ou de murmure ne s'échappa de ses lèvres. "Que la sainte volonté de Dieu se fasse et non la mienne", disait-il fréquemment. Quelques jours avant sa mort, il recouvra entièrement l'usage de ses facultés. Il comprit la grâce que Dieu lui faisait et se prépara dans les sentiments de la foi la plus vive et de l'espérance la plus confiante à paraître devant son juge. Il reçut dans les mêmes sentiments le sacrement de l'extrême-onction. Enfin, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 18 décembre 1915, presque sans agonie, avec la confiance d'un enfant qui va rejoindre un père aimé.

* * *

Les funérailles du regretté prélat eurent lieu à Pembroke, le 22 décembre, au milieu de solennités fort imposantes. Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, chanta le service, assisté par Mgr Routhier, MM. les chanoines Cousineau et Jasmin et MM. les abbés Kimpton et Lorrain. Une foule considérable emplissait la cathédrale, avec, au choeur, un nombreux clergé. Signalons la présence de Nos Seigneurs Gauthier (Ottawa), Spratt (Kingston), McNeil (Toronto), Emard (Valleyfield), Scollard (North Bay), O'Brien (Peterboro), Forbes (Joliette), Conroy (Ogdensburg), Brunet (Mont-Laurier), Gauthier (Montréal), Chalifoux (Sherbrooke), Latulippe (Témiscamingue), Ryan (Pembroke), et Dom Pacôme, abbé d'Oka.

Mgr McNeil et Mgr Emard prononcèrent les oraisons funèbres. Nous avons déjà signalé au cours de cet article le

discours de Mgr l'archevêque de Toronto. Mgr l'évêque de Valleyfield rappela éloquemment ce que doit être le premier pasteur et le fondateur d'un diocèse, quelle mission spéciale Dieu lui confie, quelles vertus il doit pratiquer s'il veut être digne de cette mission. Mgr Lorrain, continua-t-il, a été le fondateur de l'église de Pembroke. Chacun de ses diocésains a été témoin de sa vie de sacrifice et de dévouement. Il leur incombe donc à tous un devoir sacré : celui de se souvenir de ses bienfaits et de prier pour le repos de son âme.

Nous permettra-t-on d'ajouter que, à notre humble avis, les diocésains de Pembroke pourront aussi, tout en priant pour leur premier évêque défunt, le prier et l'invoquer, comme on prie et on invoque les saints qui ont pratiqué les vertus héroïques ? Si l'illustre défunt, en effet, n'a pas eu le temps de faire des miracles durant sa vie, nous ne serions pas étonné que Dieu lui accorde cette faveur et cette puissance maintenant qu'il jouit du repos éternel.

Après la cérémonie funèbre, les restes de Mgr Lorrain furent transportés processionnellement dans la crypte de l'église de Pembroke et déposés pieusement à l'endroit qu'il avait lui-même choisi pour y dormir son dernier sommeil.

Le chanoine L.-E. COUSINEAU.

Thomas Storrow Brown

ET LE SOULÈVEMENT DE 1837 DANS LE BAS-CANADA.

(SUIVE ET FIN)

When sufficiently restored by medical treatment, I was taken home and remained in my room till the sixteenth, except for an hour or two. During this time all I knew of political matters in which I had been engaged was that all was hushed. The French were quietly at home at their various occupations and many were keeping out of sight. On the afternoon of the 16th November, I learned that a warrant against me for high treason was in preparation. Immured for a fortnight, I knew nothing of what was being done or thought of outside, and determined to reach the United States if possible and there remain till my wounds and bruises were healed.

Quand les soins médicaux m'eurent suffisamment remis, on me ramena chez moi. J'y demeurai tranquille jusqu'au 16, si ce n'est pendant une heure ou deux. Pendant ce temps, je n'appris qu'une chose au sujet de la situation politique à laquelle j'avais été mêlé, c'est que le calme était revenu. Les Français, retirés chez eux, se livraient à leurs diverses occupations; plusieurs se tenaient dans l'ombre. L'après-midi du seize novembre, je sus que l'on préparait contre moi un mandat d'arrestation pour crime de haute trahison. Confiné chez moi depuis quinze jours, j'ignorais tout de ce que l'on faisait ou tramait au dehors. Je résolus d'atteindre, si possible, les Etats-Unis, et d'y demeurer tant que mes blessures et mes plaies ne seraient pas guéries.

I reached Pointe-aux-Trembles late at night, without finding a safe crossing, passed over to an island the next morning and went to bed. In the evening, I crossed to Varennes. At supper I met two of the chiefs of the *Sons of Liberty*, Dr Gauvin and Rodolphe Desrivières, from whom I learned the position of things; and we decided upon our responsibility to proceed to St. Charles that night and establish a camp. From this accidental meeting of three young men and their accidental determination proceeded the so-called rebellion of Lower Canada in 1837. But for this, Nelson would probably have never made a stand at St. Denis nor would there have been a military organization at St. Eustache.

We crossed the Richelieu early in the morning of the 18th and, by another singular coincidence, met on the bank at St. Charles Mr. Papineau, Dr. Wolfred Nelson and Dr. O'Callaghan, who at the mo-

Tard le soir j'atteignis Pointe-aux-Trembles, mais n'y trouvai pas de gué favorable. Le lendemain matin, j'abordai à une île et me couchai. Le soir, je fis la traversée de Varennes. Au souper, je rencontrai deux chefs des *Fils de la liberté*, le docteur Gauvin et Rodolphe Desrivières, qui me renseignèrent sur la situation. Nous résolûmes de gagner Saint-Charles, ce soir-là même, à nos risques et périls, et d'y établir un camp. De cette rencontre fortuite de trois jeunes gens et de leur résolution imprévue découla ce que l'on a appelé la révolte de 1837 dans le Bas-Canada. Sans ces deux incidents, Nelson n'aurait peut-être jamais pris position à Saint-Denis; il n'y aurait pas eu non plus de dispositions militaires prises à Saint-Eustache.

De bonne heure, le matin du 18, nous franchîmes le Richelieu. Par une autre coïncidence étonnante, nous rencontrâmes sur la rive, à Saint-Charles, M. Papineau et les docteurs Nelson et O'Calla-

ment were passing through the village. I knew but one man in the place and my companions nobody; but the people, all excitement, thought the time for action had arrived and were ready for anything. I had to lie down while my companions took possession of the manor house of Mr. Debartzh. All the fowling pieces in the village were brought out, the camp established and I was the General.

On the 19th and the following days, crowds from the country around flocked in, and such as had arms remained. But there was a general cry: Where are the chiefs (les chefs)? For every patriot of much note along the Richelieu, except Dr Nelson, had either left the country or hidden in the back ranges. These men formed a mere crowd; for there had been no military organization in the country parts since the conquest. Not one had any idea

ghan, qui traversaient alors le village. Une seule personne de l'endroit m'était connue; mes compagnons n'en connaissaient aucune. Seulement, le peuple absolument échauffé, et qui croyait venu le temps d'agir, était déjà accouru, prêt à tout. Je dus me reposer pendant que mes camarades s'installaient au manoir du seigneur Debartzch. On apporta tous les fusils de chasse qu'on trouva dans le village. Nous établimes le camp et je fus fait général.

Le 19 et les jours suivants, des foules venues des campagnes voisines s'attroupèrent. Ceux qui possédaient des armes demeurèrent. Mais on entendait de partout le même cri: Où sont les chefs? C'est que, à part le docteur Nelson, tous les patriotes qui avaient obtenu quelque notoriété le long du Richelieu ou bien avaient fui ou bien se cachaient à l'arrière dans les rangs. Nos hommes ne formaient donc qu'un rassemblement. Depuis la conquête,

of military movements. As to arms, they were all light fowling pieces, mostly old and in all stages of dilapidation and so varied in calibre that, when our small supply of cartridges was served out, their want of fitness can be imagined. The only defensive work attempted was a heavy log fence, running from the highroad towards the river, intended to be covered with earth, but there was neither time nor tools to do it. We had, besides, two old rusty four or six pounders without carriages, which were loaded with bits of iron in the hope they might do some mischief by fire. Such was the camp at St. Charles ; but that strange thing called rumour, which out of nothing builds transient realities, spread in Montreal that I had established a strongly fortified post with fully armed defenses, for the destruction of which it was deemed necessary to send one brigade of regular troops under Col. Gore up the Richelieu from Sorel and

il n'y avait eu dans la campagne aucune organisation militaire. Personne ne soupçonnait même ce que sont les évolutions militaires. En fait d'armes, on n'avait que de légers fusils de chasse, presque tous usagés et délabrés. Les calibres en étaient si différents que, une fois épuisée notre maigre provision de cartouches, ils étaient, on l'imagine, absolument impropres au service. On n'entreprit qu'un seul oeuvre de défense : une épaisse clôture de bois équarri, qui descendait du chemin du roi vers la rivière. On avait l'intention de la recouvrir de terre ; mais on manqua de temps et d'outils pour le faire. En outre, nous possédions deux pilons vieux et rouillés, d'un calibre de 4 et de 6, dépourvus de chariots. Nous les chargeâmes de morceaux de fer, avec l'espoir qu'ils causeraient quelque dommage en mettant le feu. Tel était le camp de Saint-Charles. Seulement la rumeur, ce personnage étrange qui de rien fabrique d'é-

another down the river under Col. Wetherall from Chambly.

Ignorant of any intended opposition at St. Denis and expecting to rest his troops there before marching on St. Charles, Col. Gore arrived before the place on the 23rd November with troops so wearied by a night march through the mud that they were driven back by Dr. Nelson, one of the bravest men that ever lived, *while about (fifty) nine miles below St. Charles (?)*. Col. Wetherall halted about nine miles above; and, on hearing the repulse at St. Denis, would pro-

phémères réalités, apprit aux gens de Montréal que j'avais établi un camp des mieux fortifiés et pourvu au complet de défenses armées. Pour les détruire il ne fallait, calculait-on, rien de moins que ceci : l'envoi d'une première brigade de soldats réguliers qui, de Sorel, remonterait le Richelieu sous les ordres du colonel Gore; puis, l'envoi d'une seconde brigade qui, de Chambly, descendrait ce même Richelieu guidée par le colonel Wetherall.

Le colonel Gore, ne sachant pas qu'on entendait lui résister à Saint-Denis, avait projeté d'y faire reposer sa troupe avant de se diriger sur Saint-Charles. Quand il atteignit Saint-Denis le 23 novembre, ses soldats, qui avaient passé la nuit à patauger dans la boue, étaient si épuisés que le docteur Nelson, l'un des hommes les plus braves du monde, les repoussa *quand ils étaient environ à (cinquante) neuf milles plus bas que Saint-Charles (?)*. Le colonel Wetherall fit

bably have returned to Montreal had he received an order to that effect said to have been sent to him. As it was, on the morning of the 26th, I received written information that Col. Wetherall had got such an order and was retreating. Assuming all immediate danger to be passed, I set about a thorough organization of our camp, especially in the matter of provisions. The men actually in camp, when mustered, were exactly one hundred and nine, all counted.

While at the village, about a third of a mile below the camp, arranging for the grinding of some wheat, a messenger arrived who reported to me that the force under Col. Wetherall was coming down upon us. Having been more than once deceived by similar reports, I determined to see for myself and immediately rode up perhaps two miles above the camp, taking

halte neuf milles au-delà. Apprenant la fuite de Saint-Denis, il serait peut-être rentré à Montréal, s'il en avait reçu l'ordre. Cet ordre, disait-on alors, lui avait été adressé. Qu'il l'ait reçu ou non, je fus prévenu par lettre, le matin du 26, que le colonel Wetherall, agissant d'après un ordre de ce genre, opérerait sa retraite. Je conclus que tout danger immédiat avait disparu et me mis en frais de compléter l'organisation du camp. Je voulais surtout le munir d'approvisionnements. L'appel et le décompte faits, nous avions au camp exactement cent neuf soldats.

J'étais au village, environ un tiers de mille plus bas, et je prenais des mesures pour faire moudre du grain. Un messenger survint. Il me fit rapport que la colonne du colonel Wetherall descendait vers nous. Plus d'une fois on m'avait trompé avec de pareils rapports. Aussi je résolus de me rendre compte par moi-même. Je montai immédiatement à cheval et cou-

with me about twenty men that I met along the road, apparently all that remained of about a hundred that I had picketed in houses, the day before, up to near the Isle aux Cerfs. From a slight rising ground I saw Col. Wetherall's brigade with two pieces of artillery and a small body of cavalry rapidly advancing. The weather, though cloudy, was fine and the frozen road in good condition. Barns were set on fire, that common device of an invading force to create terror, and a crowd of men, women and children, were running down the road or crossing the fields.

Directing the few men with me to ambush behind wood piles and fire upon the advance when within range so as to cause a halt and some delay, I hastened back to

rus peut-être deux milles plus haut que le camp. Je m'adjoignis environ vingt hommes que j'avais rencontrés sur la route. C'était le reste des cent hommes ou à peu près que j'avais établis en sentinelle dans des maisons, la veille, depuis le village jusqu'auprès de l'Isle-aux-Cerfs. D'une légère élévation j'aperçus la colonne du colonel Wetherall. Renforcée de deux pièces de campagne et d'un faible peloton de cavaliers, elle avançait en hâte. Malgré les nuages, la température était agréable; la route gelée, en excellent état. La colonne mit le feu aux granges; c'est le procédé traditionnel qu'emploient les envahisseurs pour semer l'effroi. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants descendaient en courant par la route ou traversaient les champs.

Je plaçai en embuscade, derrière des piles de bois, mes quelques compagnons. Je leur prescrivis de tirer sur l'avant-garde, quand elle serait à portée, afin de la forcer à s'ar-

camp. In my weak state, I was pitched from my horse some yards to the frozen ground; but, as the body of a man appears simply a machine when in the exercise of heavy duties, I remounted without feeling hurt.

At the camp I found about seventy men who, under Marchessault and Durocher, stepped out to our wooden wall with a determination of veterans. In addition to those who should have been in camp, I supposed that I had about fifty men quartered in the village. I went on to bring them up, but did not find them. Just as I was turning opposite Durocher's store, a stout habitant came up to me running in hot haste with a message from Col. Wetherall to the effect that no person would be injured if we did not oppose his march. The evidence of this man is of record in the public departments and Col. Gury,

rêter et de gagner du temps. Puis, je me hâtai vers le camp. Faible comme je l'étais, je fus projeté, sur le sol glacé, à quelques verges en avant de mon cheval. Mais, entre les mains d'un homme qui accomplit un grand devoir, son corps est un véritable mécanisme: je remontai en selle, sans ressentir de mal.

Au camp, je trouvai à peu près soixante-dix patriotes, dirigés par Marchessault et Durocher. Ils se dirigèrent vers la clôture de bois, résolus comme de vieux guerriers. En plus de ceux qui auraient dû être au camp, j'avais, supposais-je, environ cinquante hommes cantonnés dans le village. J'allai les chercher, mais ne pus les trouver. Comme je tournais devant le magasin de Durocher, un habitant solide accourut vers moi en toute hâte. Il m'apportait un message du colonel Wetherall. Celui-ci me déclarait que personne ne serait maltraité, si on ne tentait pas de l'arrêter. Le témoignage de ce messager est consigné dans les ar-

who accompanied Col. Wetherall, has explained the intention of this mission. A few minutes were lost in procuring a messenger to send back with this man, by reason of which I was about two minutes too late in getting back to camp. That is, when I got near the Church not much over a hundred yards below, the attack had commenced and fugitives were retreating. It was my business to rally these. To go forward was useless. I could do no good there and I was equally useless where I was; for I could not keep five men together. There was a general scattering; and, when I found myself alone though in perfect safety, for the British troops stopped at the camp, I rode down to St. Denis to consult with Dr. Nelson. One week later, Nelson and I, reduced to four companions, left St. Denis for the American frontier, separating in the woods for I was too weak to keep up with the others. They were all captured, while I,

archives publiques; et le colonel Gagy, le compagnon de Wetherall, a expliqué le sens de sa mission. On perdit quelques minutes à la recherche d'un messenger qui retournerait avec le premier. Comme conséquence, je rentrai au camp environ deux minutes trop tard. Quand j'arrivai près de l'église, à environ cent verges plus bas, l'attaque avait déjà commencé et les fuyards retraits déjà. Ma tâche consistait à les rallier, vu qu'il était inutile d'aller de l'avant. Je ne pouvais rendre aucun service sur le front; près de l'église, mon influence était de même si peu efficace que je ne pouvais pas tenir ensemble cinq hommes. La débandade était générale et je me trouvai seul. Ma sécurité néanmoins était parfaite, vu que les troupes anglaises s'étaient arrêtées au camp. Je partis donc en voiture pour Saint-Denis, afin d'y conférer avec le docteur Nelson. Une semaine plus tard, Nelson et moi, avec quatre compagnons seule-

with many romantic incidents, got through safely, reaching Vermont on the 9th December.

Had I dashed up to the front, to fall with the others, my name would have been recorded as that of a great hero and to my death, such was the consequence then attached to me, would probably have been attributed the failure of the military intention of the patriots. As it was, I took the defeat coolly as an unavoidable necessity. I was in no desperation, thinking of something more important than myself. I regarded the dispersion at St. Charles to be a mere skirmish of no consequence in itself; but the effect I thought would be, coupled with the affair at St. Denis, to rouse the whole

ment, nous quittâmes Saint-Denis pour gagner la frontière des Etats-Unis. Comme j'étais trop affaibli pour les suivre, nous nous séparâmes dans les bois. Ils furent tous saisis. Quant à moi, après une foule d'aventures romanesques, je passai mon chemin sans encombre et j'atteignis le Vermont le 9 décembre.

Si je m'étais élancé au front de bataille pour y tomber avec les autres, mon nom se serait transmis à la postérité comme celui d'un héros. Ma mort eût été considérée comme la cause de l'échec infligé aux projets guerriers des patriotes. Ce fut du moins l'influence qu'on me prêta à cette époque. Quoi qu'il en soit du motif de la défaite, je l'acceptai froidement comme une inéluctable nécessité. Je n'étais pas au désespoir. Une pensée plus haute me détournait de songer à moi. A mon sens, la dispersion de Saint-Charles était une escarmouche sans importance. Seulement, pensais-je, ajoutée à l'a-

country to arms, aided by sympathizers who would come in from the States. The season was one for inclemency. There were two rivers for Col. Wetherall to cross before reaching Montreal ; and I thought the capture of his whole force possible.

But the result was otherwise. Universal panic spread abroad. When the leaders were all gone and there was no rising elsewhere, it was not to be expected that the people on the Richelieu would continue to draw war upon themselves.

Such is a full and complete history of the so-called resort to arms in Lower Canada in 1837, though by the published reports at the time I had erected a strong fort, garrisoned by twelve hundred who were in battle and lost three hundred killed. The official report of Lord Gosford redu-

venture de Saint-Denis, elle aurait pour effet de faire prendre les armes à tout le pays et de nous attirer des sympathies du côté des Etats-Unis. L'inclémence de la température à cette saison et l'obligation pour le colonel Wetherall de franchir deux rivières avant de rentrer à Montréal me faisaient considérer comme possible la capture de son régiment tout entier.

Le résultat fut tout autre. La panique s'étendit partout. Etant donné que les chefs avaient tous disparu, qu'il ne s'opérait nulle part ailleurs de soulèvement, on ne pouvait s'attendre à ce que les habitants du Richelieu continuassent à n'attirer la guerre que chez eux.

Telle est l'histoire complète et détaillé de ce qu'on a appelé le recours aux armes dans le Bas-Canada en 1837. Et cependant, à en croire les récits du temps, j'aurais érigé un fort solide, j'y aurais mis une garnison de douze cents hommes, je les aurais tous envoyés au feu et en aurais vu

ced the killed to one hundred and twenty five. There was in reality no battle ; for, though some time was occupied by ordinary rules of military prudence in opening with artillery and the usual preparations for a sudden attack, Col. Wetherall might have walked over the place without halting. The Patriots behind the logs could have delivered but one fire after the troops came within range and might not have stopped for that, had a rush been made.

As no quarter was given, no prisoners were taken ; all were killed who did not get away. They were still unburied when I returned to St. Charles. I did not count them myself, but was told that thirty there was the whole number ; and I have since been repeatedly told, by the then sexton of the church

tuer trois cents ! D'après le rapport officiel de lord Gosford, il n'y aurait eu que cent vingt-cinq tués. En fait, il n'y eut point de combat. Sans doute, on respecta quelque temps les lois communes de la prudence guerrière. L'on commença par une salve d'artillerie et l'on prit les mesures ordinaires contre une attaque imprévue. Malgré cela, le colonel Wetherall eût pu traverser le village sans même respirer. Derrière leur clôture de bois, quand les troupes auraient été à portée, les patriotes n'auraient pu tirer plus d'une salve. Se fussent-elles élancées, les troupes auraient bien pu ne pas être arrêtées par si peu.

Personne ne demanda quartier. Il n'y eut donc aucun prisonnier. Tous ceux qui ne s'enfuirent pas furent tués. Ils étaient encore au charnier quand je revins à Saint-Charles. Je n'en fis pas moi-même le compte ; mais, m'a-t-on dit, il n'y en avait pas plus de trente. Depuis, l'on m'a affirmé à plusieurs reprises, et

or by those who brought them together, that this number is correct. In the Parish registers, where they are entered for burial, I find the names of only twenty nine. I have been told that this discrepancy may arise from four, who had been so burned in an out-house as not to be recognized. At all event, thirty there was the greatest number killed, all reports and publications to the contrary notwithstanding.

I have heard continually, from pretended friends of Lower Canada, a general approbation of all our proceedings, except our resort to arms. I have here asserted that no general resort to arms was even dreamed of, except by some of the more excitable young men, such as can dream of anything. Lord Gosford had, early in November, directed Mr. Ogden, the Attorney-General, to arrest many leading men in Mont-

c'est là le témoignage du sacristain de l'époque ou de ceux qui avaient rassemblé les cadavres, que ce chiffre est exact. Dans les registres paroissiaux, où sont inscrits leurs actes de sépulture, je lis les noms de vingt-neuf seulement. Ce désaccord entre les chiffres provient, m'a-t-on dit, du fait qu'on n'avait pu identifier quatre des morts, tant ils avaient été brûlés dans l'incendie d'une dépendance. En tous cas, le nombre ne saurait dépasser trente, quels que soient les rapports et nouvelles à ce contraires.

Des amis prétendus du Bas-Canada n'ont cessé, et je les ai entendus, d'approuver l'ensemble de notre conduite, en faisant des réserves sur notre recours aux armes. Personne, je l'ai affirmé, ne rêva même d'une levée générale si ce n'est quelques-uns de ces jeunes gens plus excitables que les autres et toujours prêts à rêver n'importe quoi. Dès les premiers jours de novembre, lord Gosford avait dépêché le procureur-général, M. Ogden,

real upon warrants for high treason. There not being at the time one man open to the charge, no judge in the land would sign such warrants ; and resort was had to two magistrates by whom they were illegally signed, and as illegally executed by the authorities. All done by Nelson and me was in defense against these warrants, in which I have thought we were in the right and the Queen's Troops, who enforced them, in the wrong.

Never did a combination of accidents, such as I have narrated, lead to greater or happier results. Every British colony was besieging the Colonial office with complaints. Dissatisfaction reigning everywhere was always unheeded, till the sound of

avec des mandats d'arrêt, sous prétexte de haute trahison, contre les personnages les plus influents de Montréal. L'accusation ne pouvant retomber sur personne à cette époque, il ne se trouva pas un seul juge sur tout le territoire pour contresigner pareils mandats. On reconrut donc à deux magistrats qui les signèrent en fraude de la loi. C'est aussi en contradiction avec la loi qu'ils furent servis par les autorités. Tous nos actes, à Nelson et à moi, n'avaient pour but que de nous protéger contre ces mandats. En nous garantissant, nous pensions exercer un droit, tandis que, d'après nous, en les exécutant, les troupes royales se plaçaient dans leur tort.

Jamais succession d'aventures, même analogues à celles que j'ai racontées, ne produisit des effets plus importants ou plus heureux. De toutes les colonies britanniques, les plaintes affluaient au Bureau colonial ; le mécontentement était universel.

the small firing at St. Charles and St. Denis rolled across the water. Then the great Duke of Wellington urged measures upon the Government, of which he was not then a member, reminding them, to use his own words, that " England was spread over all the world and weak at every point ". Then England rose to the dignity of her position. The Colonies, emancipated from Downing Street, were made free to be governed by the well understood wishes of the people, which to this time is seen in universal loyalty and content.

What petitions and public demonstrations during a long course of weary years could not accomplish was suddenly effected by the discharge of a few fowling pieces, not occasioned by any previous determination of deliberative bodies but, so far as shown by

Le Bureau faisait le mort, jusqu'au jour où le bruit d'une légère fusillade, partant de Saint-Charles et de Saint-Denis, traversa l'océan. Alors le noble duc de Wellington adjura le ministère, dont il ne faisait pas encore partie, de prendre des dispositions. Il lui rappelait, et je reproduis ses propres paroles, que " l'expansion mondiale de l'Angleterre la rendait faible sur tous les points ". Celle-ci se haussa enfin à la hauteur de la situation. Les colonies furent débarrassées de la tutelle de Downing Street. On les laissa se gouverner d'après les désirs bien compris de leur population. Depuis lors jusqu'aujourd'hui, elles ont toutes vécu satisfaites et loyales à la Couronne.

Ce que des pétitions et manifestations publiques, accumulées pendant des années nombreuses et pleines d'angoisse, n'avaient pu obtenir, la décharge de quelques fusils de chasse l'obtint d'un seul coup. Et, cependant, cette solution n'avait été pré-

the course of events, by the accident of my being forced to cross the river at Varennes on the 17 november 1837, instead of higher as I intended when I left my home in Montreal.

All the other armed resistance in 1837 was that at St. Eustache, where a number organized under Dr. Chénier on the supposition that we were still in force on the south side of the St. Lawrence. Though Sir John Colborne marched upon them in the pride of war, but few shots were required for their dispersion.

As to proceedings in Upper Canada or invasions from the United States in 1838, they were the work of other parties and not chargeable to the old party of Lower Canada.

parée par aucune décision des assemblées délibérantes. Au contraire, et la suite des événements le prouve assez, elle eut pour occasion un simple accident: l'obligation où je fus, le 17 novembre 1837, de franchir la rivière à Varennes au lieu de la traverser plus haut comme j'avais projeté de le faire en quittant ma demeure à Montréal.

En 1837, il n'advint d'autre résistance armée que celle de Saint-Eustache. Un groupe de soldats se mit là sous les ordres du docteur Chénier. On supposait que nous tenions encore la campagne sur la rive sud du Saint-Laurent. Sir John Colborne se dirigea contre eux avec tout un appareil de guerre; mais il suffit de quelques coups de fusils pour disperser la troupe.

Les événements hauts-canadiens et les invasions *américaines* de 1838 furent l'oeuvre d'autres groupes. On ne saurait en rendre responsable l'ancien parti du Bas-Canada.

Ainsi s'achève le récit des événements de 1837, tel que l'a

tracé Brown. Ce document, d'une valeur historique évidemment considérable, aura certainement provoqué votre intérêt.

* * *

Vous apprendrez aussi avec le même intérêt les détails de la carrière ultérieure de Brown. Après sa rentrée au Canada en 1844, jusqu'à sa mort survenue en 1888, l'ancien chef des patriotes mena une vie tranquille, mais nullement dépourvue d'incidents. Il s'acquitta avec ardeur de tous les devoirs d'un bon citoyen, s'occupa de toutes les affaires publiques et continua de fournir, avec sa plume incisive, des articles à la presse. Il consacra beaucoup de son temps aux oeuvres de charité et de bienfaisance. La campagne de tempérance surtout trouva en lui un chaud avocat et un actif propagandiste. Sa physionomie alerte et pleine de vigueur jusqu'à la fin fut, pendant plusieurs années, familière aux promeneurs dans les rues de Montréal.

Dans notre jeunesse, nous vîmes souvent le respectable patriote. Une fois, nous eûmes le privilège de causer longuement avec lui. Il nous raconta les événements passionnants de ses jeunes années et justifia devant nous l'agitation qui s'était terminée par la conquête pour le Canada de la responsabilité ministérielle. Il parla sans aigreur, avec fierté plutôt, de toutes ses souffrances. Il semblait heureux de soumettre ses actes au jugement de l'histoire. Son attitude, après les fièvres et la tourmente du passé, était celle du philosophe paisible.

Dans plus d'une circonstance importante, au cours des années subséquentes, Brown parut en public. A Montebello, le 26 septembre 1871, comme représentants des deux groupes principaux de la population, lui et Antoine-Aimé Dorion prononcèrent l'éloge funèbre de Louis-Joseph Papineau, le

grand tribun. Une longue intimité avait uni Brown à ce dernier. Jusqu'à la fin, il ne cessa d'admirer et de défendre le noble chef des Canadiens français.

Au cours de ses dernières années, il ressentit l'effet des blessures qu'il avait reçues lors de la mêlée de 1837 entre les *Fils de la liberté* et les membres du *Doric Club*. Il devint complètement aveugle. Son affligeante cécité n'attiédit pas son zèle ni elle ne paralysa son activité. Aidé d'un secrétaire, il mit en ordre ses documents. Il lui dicta aussi des notes nombreuses. Ses mémoires et sa correspondance, qu'il laissa après lui, attestent son intention d'écrire une histoire détaillée du soulèvement de 1837. Malheureusement ce projet, que personne ne pouvait comme Brown mener à terme, ne fut jamais exécuté. Ses notes toutefois seront d'une aide incalculable à celui qui voudra étudier cette période de l'histoire du Canada.

Les Canadiens français, dont il avait soutenu la cause avec tant d'ardeur, surent apprécier les services rendus par Brown. La preuve en est dans le remarquable tribut d'hommages qu'ils lui apportèrent, quand eut lieu, en 1884, la grande célébration de la Saint-Jean-Baptiste. On le fit monter dans une voiture découverte aux côtés de Jean-Louis Beaudry, alors maire de Montréal. Celui-ci avait été l'un des vice-présidents des *Fils de la liberté* quand Brown en était le général. Pendant que la procession se déroulait à travers les rues de Montréal, le vénérable patriote s'entendit acclamer par des milliers de personnes. Quelle transformation merveilleuse s'était produite depuis le jour néfaste de 1837 où il avait assisté à la défaite de Saint-Charles, où il avait pu croire vaincue la cause qu'il avait soutenue et où lui-même avait dû prendre la fuite ! Les principes pour lesquels les patriotes s'étaient battus avaient été consacrés. On avait conquis la responsabilité ministérielle. A l'union des deux

Canadas l'on avait substitué une vaste fédération de provinces-soeurs qui s'étendait de l'Atlantique au Pacifique. Le Bas-Canada, que l'arbitraire seul régissait en 1837, faisait maintenant partie d'un Canada autonome et pourvu de toutes les libertés inhérentes à l'autonomie. Et Brown pouvait se rendre le témoignage d'avoir tenu un rôle considérable dans la lutte qui avait amené cette heureuse conclusion !

Trois ans après cette mémorable vengeance, le vénérable patriote entendit le dernier appel. Ses heures dernières furent calmes et paisibles, ses dernières volontés aussi simples que sa vie. Il voulut qu'on épargnât à sa dépouille toute manifestation bruyante. Il demanda qu'on ne plaçât pas sur son tombeau d'autre inscription que son nom et le titre de patriote. Ce simple éloge, malgré ses erreurs Thomas Storrow Brown l'avait amplement mérité. Pendant que l'on conduisait ses restes au champ de leur dernier repos, la bière était surmontée d'une superbe couronne. C'était l'hommage rendu, à la mémoire d'un Anglo-Canadien, par le noble Franco-Canadien, Honoré Mercier, au nom de ses nationaux. En tête du cortège, sur la route du cimetière, marchaient les plus anciens amis de Brown, un Canadien écossais, conservateur en politique, et un Canadien français, de convictions libérales. Tous deux symbolisaient avec à propos l'union établie entre les races et les partis.

Brown, nous l'avons souligné, eut ses faiblesses. Elles furent toutefois contrebalancées par de grands services. On devra toujours conserver le souvenir du rôle qui fut le sien dans le combat d'où sortit pour le Canada la responsabilité ministérielle. Sa conduite à Saint-Charles l'atteste, il était absolument impropre à la direction militaire. Son insuccès dans cette sphère, il ne faudrait cependant pas l'attribuer à la lâcheté. Il s'explique par le défaut d'expérience et l'inaptitude au commandement. Brown était un combattif; mais il usait de la plume et de la parole mieux que de l'épée.

Sa carrière le démontre, jamais le courage de ses convictions ne lui fit défaut. De son temps, il fallait beaucoup de courage et un grand esprit de sacrifice à un Anglo-Canadien pour épouser la cause des Canadiens français. Convaincu de la justesse de leurs réclamations, Brown n'hésita pas un instant à s'allier aux patriotes. Son rôle dans le soulèvement ne fut qu'un incident sans importance. L'important, c'est la persistance de ses appels à la concession des libertés populaires, son insistance à demander que les justes griefs des Franco-Canadiens fussent entendus.

Il vécut assez pour assister à l'octroi des réformes pour lesquelles il avait lutté avec plusieurs Canadiens de distinction. Il vit aussi la Confédération établie sur le seul fondement qui soit solide : la reconnaissance du droit commun, la protection des minorités. Sa carrière servira particulièrement à démontrer comme quoi, dans leurs luttes du passé, les Canadiens français ne furent pas privés de l'active coopération des Anglo-Canadiens.

Finissons sur ce mot d'un historien canadien-français des plus remarquables : " Quoi qu'il ait été, Brown mérite de voir figurer son nom parmi ceux de ces Anglo-Canadiens qui se rangèrent à nos côtés quand une pareille attitude exigeait de l'héroïsme. Ils sont rares, les hommes assez courageux pour s'isoler de leurs compatriotes. Ils sont rares, ceux qui sacrifient leurs intérêts personnels et leurs liens les plus chers à un idéal ou à un principe. Leur rareté nous fait un devoir de les apprécier comme ils le méritent. "

Brown fut de ceux-là.

John BOYD.

Tulipes et tulipomanie ⁽¹⁾

Commentaire d'une page de La Bruyère ("les Caractères", XIII)

LAMENNAIS avait huit ans. " Un jour ", racontent ses oeuvres inédites ⁽²⁾, " il se promenait avec sa bonne et marchait lentement sur les remparts de Saint-Malo. La mer était furieuse. Soulevée par une violente tempête, elle venait déferler en rugissant aux pieds des murs de granit. — Je crus voir l'Infini, dit Lamennais, et sentir Dieu. — Etonné de ce qui se passait dans son âme, il se retourna fièrement vers la foule des promeneurs vulgaires. Une immense complaisance en lui-même s'empara de lui et il se dit : *Ils regardent ce que je regarde, mais ils ne voient pas ce que je vois !* "

Ne remarquons pas la dose considérable d'orgueil que révèle chez le futur révolté ce mot de la fin. Retenons plutôt comment il oppose aux inattentifs les observateurs. Beaucoup de gens regardent les spectacles de la nature et ses êtres divers. Combien se donnent la peine de voir, dans ces êtres et ces spectacles, les mille qualités qui s'y dérobent à tout autre oeil qu'à celui de l'observateur ?

Et cependant, pour bien écrire, il faut bien regarder. En regardant bien, il faut bien voir. Pour bien voir, il faut bien

⁽¹⁾ Extrait, à la demande de quelques professeurs, du cours didactique de littérature française professé à l'Université Laval de Montréal en 1915-1916.

⁽²⁾ Ricard (Mgr) : *Lamennais*, p. 7.

observer. Seul, l'observateur découvre, sous la forme extérieure des objets, la série intéressante de leurs manifestations internes. Placez en présence d'un chêne un esprit attentif et le premier venu. Dans cet objet celui-ci apercevra quoi ? un amas de bâtons, plus ou moins tordus, plantés dans le flanc d'un bâton plus gros, plus long qu'eux et tout droit. Au contraire, l'observateur examinera en détail la configuration de l'arbre en hiver et en été. Il le contempera dans la chênaie, verra le bûcheron l'abattre, se demandera à quels usages servent et son bois et son écorce et ses feuilles et ses fruits. Il reconnaîtra dans le roi des forêts le symbole de la solidité et de la majesté. Il évoquera dans sa mémoire le souvenir des druides, celui du chêne de Vincennes, celui du cénacle, La Chênaie, où Lamennais groupa ses disciples. Peut-être même se répétera-t-il tout bas le chant mélancolique *la Voix des chênes*, la diatribe de Ronsard *Contre les bûcherons de la forêt de Gastines*, *la Mort du chêne* de Victor de Laprade ou enfin *le Chêne* de Lamartine. (3)

Si toutes ces évocations se présentent à l'esprit attentif, c'est qu'il pratique de longue date quatre procédés éminemment littéraires : l'observation interne et externe, indirecte et directe. Le lettré qui procède par observation directe décrit les objets tels qu'il les voit actuellement sous ses yeux. Il peut ainsi aboutir à cette fidélité de reproduction dont témoignent la plupart des descriptions romantiques. Au contraire, s'il se fie à ses souvenirs, s'il reconstitue, à force d'imagination, une scène qui le frappa jadis, ou même s'il en fabrique une de toutes pièces, cette photographie et cette création sont le fruit de l'observation indirecte. Elle rend presque prodigieuses l'in-

(3) Toute cette théorie générale est longuement exposée dans l'ouvrage, excellent pour les maîtres, du Père Verest, s. j. : *Manuel de littérature* (Schepens, Bruxelles). On lira, sur les applications qui suivent, les diverses études de M. Albalat, entre autres *l'Art d'écrire* (Colin, Paris).

vention de *l'Enlèvement* par Victor Hugo et celle du *Supplice d'Antar* par M. S.-Paul Lias. (4)

Quelle que soit l'origine de sa description, l'observateur la présente en deux formes. Ou bien il peint seulement la configuration et l'action extérieures des objets. C'est le produit de l'observation externe. Ou bien il analyse soit les sentiments secrets qu'il éprouva au contact des êtres soit les sentiments plus secrets encore qui agitent l'âme de ses personnages. Par l'observation interne il a pénétré alors cette vie intime des êtres, cette âme des choses même inanimées

Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.

C'est elle qui distingue les psychologues des purs descriptifs, elle qui caractérise des rêveurs comme Amiel, des idéalistes comme Pamphile Lemay ou Alfred Garneau, enfin tous les grands moralistes.

Cet art de dépouiller l'écorce des êtres pour en atteindre la moelle, il fut une seconde nature chez les écrivains du XVIIe siècle. Personne comme eux ne s'est exercé à disséquer les hommes et à discerner, à leur façon d'agir, leurs sentiments et leurs rêves. Aussi un Racine, un Corneille, un Molière, un Bourdaloue ont-ils plus fait, pour éclairer les lois de la psychologie, que les philosophes de profession. Si le théâtre de Racine possède un décor, c'est celui des yeux de ses personnages. Leur vie intérieure y miroite tout comme, sur son lit de cailloux argentés, le fond d'une source limpide. (5)

* * *

(4) Albalat, *ibid.*, pp. 248-271.

(5) Le Bidois (G.): *La vie dans la tragédie de Racine* (Poussielgue, Paris).

Sous ce rapport, il n'est pas de classique plus utile à étudier que le moraliste La Bruyère. Son oeuvre est le produit abondant de l'observation non seulement interne, mais même externe. Avec une patience incomparable, il circonviert les gens, comme un général fait le tour d'une place forte et en examine toutes les meurtrières. Quand rien de leur extérieur n'a échappé à son coup d'oeil, il pénètre dans le poste, en scrute tous les recoins, en reconnaît les points forts ou faibles. Le fruit de cette double et minutieuse enquête, ce sont *les Caractères*. La plupart des chapitres du livre nous révèlent l'homme intérieur par les agissements extérieurs auxquels le portent ses sentiments. Le portrait ne peut qu'être fidèle. Nos actes sont le produit spontané de nos préoccupations intimes, " la bouche parle toujours de l'abondance du coeur ".

Une étude sur le chapitre deuxième, *du Mérite personnel*, nous permettrait de montrer à quels résultats étonnants ce procédé a conduit l'écrivain. Comme tous les autres, il se compose de trois éléments : les portraits du peintre, les maximes du moraliste, les conseils du sage. Entre ces trois cases se distribuent les réflexions éparses et parfois sans suite que La Bruyère a groupées autour de son titre général. Quand on les a ordonnées de la sorte, on s'aperçoit que l'auteur, malgré son apparente négligence, a examiné tous les aspects du sujet.

Pour mieux comprendre encore l'art de La Bruyère, nous n'aurions qu'à appliquer au chapitre treizième, *de la Mode*, le procédé intelligent employé par le Père Gay pour interpréter ce chapitre *du Mérite personnel*. (*) Les dix tableautins disséminés à travers ce traité de la mode constituent, et nous le verrions bien, une exposition presque complète des manies du XVIIIe siècle. Le peintre y a représenté toutes celles qui ca-

(*) *Enseignement chrétien*, 1900, pp. 520-525.

ractérisaient les gens de son époque et dont quelques-unes nous sont échues en apanage. Agir ainsi serait intéressant, mais nous entraînerait trop loin de notre sujet. Tirons-en seulement la définition générale de l'assujettissement aux modes, de la " curiosité ", que La Bruyère a énoncée au début de son chapitre.

La curiosité — entendez : la singularité, la mode, la manie — n'est pas un goût pour ce qui est bon et beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce que l'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion que l'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Cette définition comprend d'abord un élément négatif. La curiosité n'a pas pour cause ce qui est bon, beau, parfait et rare d'une façon générale. Elle comporte aussi un élément positif. La curiosité provient de telle chose particulière qu'on est seul à posséder, qui est courue pour cela même et que chacun voudrait accaparer. Quel qu'en soit le principe, la curiosité n'a pas pour caractère d'être un goût, un attachement, un amusement, mais une passion vraie. Pour s'élever au rang des grandes passions, telles que l'amour et l'ambition, il lui manque seulement de s'exercer sur un objet plus important. Puisqu'il en est ainsi, le rôle d'un vrai moraliste est tout tracé. Pour peindre exactement la curiosité, il doit d'une part montrer la petitesse de son objet, d'autre part faire sentir à quel abaissement elle conduit.

La Bruyère, en plus d'un profond moraliste, est un maître écrivain. Il ne se permettra donc pas de développer son sujet à l'aide seulement de dissertations psychologiques ou de

conseils moraux. Faisant appel à ses observations, il groupera autour de son thème général une série de portraits pris sur le vif. Il peindra, par les agissements de ses personnages, le ridicule de leur passion. Il interviendra même en personne pour nous faire savoir, par quelques réflexions, son propre sentiment sur leur compte. Tout l'agrément de son art est dans ce continuel mélange d'intrusion personnelle et d'observation interne ou externe. C'est ce mélange qui rend si vivante la description de ses divers modèles, amateurs de tulipes, de prunes, de médailles, d'estampes, de voyages, d'oiseaux, d'insectes, duellistes, aéronautes et faux dévots. Tels sont les dix médaillons du chapitre.

* * *

Nous ne pouvons parcourir toute la galerie. Arrêtons-nous, pour en admirer le détail, devant le dessin si précis du fleuriste, plus connu sous le nom de l'amateur de tulipes.

La Bruyère a placé en tête de sa galerie la tulipomanie. Nous avons bien dit : la tulipomanie. Cet extrait du chapitre treizième n'est pas le portrait seulement d'un individu. Sans doute, La Bruyère avait sous les yeux un modèle concret. Les *clefs* mentionnent même au moins deux originaux, Cabout, avocat au Conseil, et Descoteaux, flûtiste de son état. Le premier nous est connu par une lettre de lui datée du 14 août 1685, l'autre par une réflexion qu'émit à son sujet Mathieu Marais en 1723. De l'un comme de l'autre on sait qu'ils avaient la passion des fleurs, Cabout plus spécialement le goût des tulipes. Tout cela est vrai. Cependant La Bruyère, semble-t-il, a voulu peindre un type plutôt qu'un individu. Il a accumulé sur une même figure des traits divers recueillis au cours d'observations différentes.

Une réflexion confirme cette hypothèse. Ce que La Bru-

yère devait condamner, ce n'est pas tant le tic de tel original qu'une mode. Or, le XVII^e siècle tout entier paraît avoir largement souffert de la tulipomanie. Les mémoires du temps, le *Dictionnaire* surtout de Furetière, démontrent par des faits nombreux l'âpreté de cette passion à l'époque de La Bruyère. Un carré de tulipes était coté à 15 ou 20,000 francs. Un oignon se vendait de 4,600 à 7,000 florins, ou encore 300 pistoles. On en échangea un contre douze acres de terre, un autre contre un moulin. Un maniaque eut même la risible audace d'en offrir un en dot à sa fille. L'histoire ne dit pas que le gendre se soit plaint !

Pour combattre une pareille frénésie, La Bruyère s'arma du fouet de l'ironie. Son portrait est surtout une satire. Elle crible non pas tant l'homme qui aime les fleurs — c'est le sens général du mot " fleuriste ", non pas tant non plus le marchand qui en fait commerce — c'est le sens actuel du terme, que le maniaque adonné à l'unique culture de la tulipe — c'est le sens spécial où La Bruyère emploie le vocable. On sent ce ton vengeur dans les deux parties du portrait, les réflexions morales du philosophe, le récit descriptif de l'observateur.

I. — Le récit descriptif

Toute cette première partie constitue un vrai tableau. La Bruyère y demeure fidèle à ses procédés bien connus de composition. Il déploie toute la vivacité de son coloris pour peindre la passion de son amateur. Il la peint en reproduisant avec une exactitude photographique les attitudes, les gestes, la mimique du fleuriste. Cette première partie est donc purement descriptive. Elle est l'oeuvre non du philosophe moraliste, mais de l'observateur et de l'écrivain.

Cet écrivain est évidemment du XVII^e siècle. Un auteur actuel eût condamné la manie, mais il l'eût fait en en expo-

sant les conséquences sociales. Un auteur du grand siècle préfère étudier la résonance des passions dans l'individu, bien que sa description finisse toujours par peindre la société elle-même dont cet individu fait partie. Entre ce portrait tel que l'a dessiné La Bruyère et tel que le burinerait un contemporain il y a toute la différence d'un chapitre de morale individuelle à une esquisse de morale sociale.

* * *

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher.

Cette première phrase est comme le sommaire de cette description narrative. Elle est tout entière consacrée à l'affirmation de la manie du fleuriste.

D'abord, il ne se contente pas de cultiver chez lui sa plante préférée. Il a, comme un grand seigneur, tout "un jardin", là-bas, dans les "faubourgs". Il y marie toutes les espèces de tulipes. Cette indication est confirmée par l'histoire. Les grands avaient alors l'habitude de se réserver dans la campagne de vastes domaines. La Bruyère y ajoute un renseignement personnel. Il semble nous avertir que son fleuriste appartenait à la noblesse lettrée. Ce simple fait rend sa manie encore plus pitoyable.

En second lieu, par une antithèse de mots et d'idées, le peintre ridiculise la passion elle-même. Jugez de sa folie par les effets qu'elle produit. Ces grands, qui d'ordinaire se lèvent si tard et marchent si posément, voyez donc comme ils se transforment quand ils se sont inoculé le virus de la tulipomanie ! Le fleuriste "court" à son jardin, il y court "au lever du soleil". Une fois qu'ils sont installés dans leur Eden, on ne saurait presque plus les en arracher. Le fleuriste en "revient" sans doute, mais il n'en revient qu' "au coucher" du

soleil. Encore se contente-t-il d'en revenir sans courir au retour, comme il faisait à l'aller. Même, il ne se met en marche que quand l'obscurité l'empêche de contempler davantage l'objet de ses amours. Quelle passion tenace en vérité ! Elle se traduit par l'impatience de revoir, dès le petit jour, des fleurs qu'on a quittées à peine la veille au soir. Elle se traduit encore par ce regret de quitter, le plus tard possible, des fleurs que l'on retrouvera le lendemain dès le matin jour.

Ajoutons ici, en troisième lieu, une idée sous-entendue par La Bruyère. Le fleuriste entre au jardin dès l'aurore et n'en sort qu'à la nuit. Ses fleurs lui font donc oublier tous ses autres devoirs, ses études, ses relations, sa famille. Se peut-il accaparement plus complet ? C'est cette absorption du fleuriste par sa fleur préférée que La Bruyère illustre ensuite. Il le fait dans un tableau, oeuvre presque d'un caricaturiste armé d'un cinématographe.

* * *

Au lever du soleil donc, à

L'heure où, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,

La Bruyère nous entraîne sur les pas de son maniaque. Le tour personnel qui ouvre la phrase, " Vous le voyez ", semble dire : Regardez-le bien ! L'expression, si banale en d'autres circonstances, prend ici une valeur descriptive. Ce n'est pas le peintre qui va nous représenter le fleuriste. Nous allons voir celui-ci se caractériser lui-même par la mimique du sentiment qui l'anime, par les démarches que ce sentiment lui inspire, mais d'abord par son attitude générale.

Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire*.

Walkenaër, en face de l'Apollon du Belvédère, prenait, sans s'en rendre compte, une pose noble. Le fleuriste, aussitôt qu'il a mis le pied sur le sol où croît sa fleur, se dresse : "Vous le voyez planté". D'un seul mot La Bruyère a identifié le maniaque et l'objet de sa passion : le voilà "planté" comme une de ses tiges ! Il ne suffit pas au fleuriste d'en reproduire la pose droite. Il semble comme elle s'enfoncer dans le sol et y "prendre racine". Il n'y aurait plus qu'un trait à ajouter : c'est que la tête du fleuriste se métamorphosât en un oignon de tulipe. La Bruyère a raison de ne pas pousser le dessin. La charge tournerait pour de bon à la caricature, et il faut s'en tenir à la vérité humaine. Notons ici l'art de rajeunir des expressions usées. "Planter" et "prendre racine" étaient au début des métaphores. Par le long usage, à force d'exprimer les choses les plus disparates, les deux termes ont perdu cette valeur symbolique. En les restituant au fleuriste, à qui ils furent d'abord empruntés, La Bruyère leur rend toute la force picturale qu'ils avaient à l'origine. Il y a là une véritable création d'écrivain.

Notre homme est devenu une plante enracinée. Pourquoi ? C'est qu'il vient de voir des "tulipes". Il les aime tant ! Elles ont aussitôt produit sur lui cet effet de le figer sur place. Aussi bien, ce ne sont pas les tulipes d'un manant quelconque ; ce sont "ses" tulipes. Son orgueil de propriétaire lui interdit de croire qu'il y en ait de pareilles au monde, il l'oblige à les adorer. Surtout, parmi ces tulipes qui sont siennes, il vient d'apercevoir la tulipe par excellence, celle que personne à part lui ne possède, la tulipe rare, la tulipe unique, la "Solitaire". C'est ainsi qu'il l'a lui-même désignée. La désignation n'est pas seulement poétique et sonore, comme le veut un commentateur. A elle seule, elle exprime le motif de l'admiration qui cloue sur place le fleuriste. Toute une peinture dans un mot, dans ce même mot toute une explication raisonnée : voilà bien l'art de La Bruyère.

Remarquons-le également. Nous ne nous écartons pas de la définition générale de la curiosité, cette passion qui est un goût " pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point ". La fleur en question s'appelle la "*Solitaire*". Pourquoi ce nom, s'il ne signifie pas que seul notre fleuriste la possède ? Il ne l'adore pas parce qu'elle est seule de son espèce; il l'a faite seule de son espèce, à force d'adoration, en lui donnant ce nom. C'est cette fantaisie qui nous fait trouver si ridicule la passion du malheureux maniaque.

Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le coeur épanoui de joie.

Est-ce en réalité de l'adoration, de l'admiration, qu'il éprouve pour sa fleur de prédilection — nous dirions volontiers : pour son " chou ", si le chou n'était pas un simple légume? La Bruyère n'a pas exprimé immédiatement le sentiment qui agite le coeur du fleuriste. Suivant son habitude constante, il nous le laisse deviner d'abord par la mimique extérieure que le sentiment inspire à son personnage.

Quelle est cette mimique ? L'écrivain la détaille en de toutes petites phrases saccadées. Par les actes qu'elles racontent et par la vivacité même du tour, elles peignent toutes l'intensité de la joie qui fait palpiter l'âme du propriétaire.

Voyons d'abord les marques extérieures de cette joie. En face de sa fleur, le fleuriste " ouvre de grands yeux ", il " frotte ses mains ", il " se baisse " pour " la voir de plus près ". Ces trois opérations, n'importe quelle passion les fait produire naturellement à tout être passionné. Qu'un Juif bute sur une pièce d'argent, un avare sur une somme d'or, un archéologue sur une antiquaille, ils n'agiront pas autrement. La Bruyère les présente dans l'ordre même où elles s'accomplissent chez tout le monde. Comme pour distiller goutte à

goutte sa description, il va jusqu'à décomposer en deux éléments la dernière opération. Au lieu de coordonner l'effet et la cause en disant : " il se baisse pour mieux la voir ", il les juxtapose et il écrit : " il se baisse, il la voit de plus près ". Ce tour, en dédoublant l'expression, semble doubler l'émotion du fleuriste les yeux rivés à la couleur de sa tulipe, le nez collé à son parfum. Il resterait à ajouter un trait : c'est que le fleuriste parvint à s'incorporer sa fleur. Nous tomberions encore une fois dans la caricature. La Bruyère a trop d'esprit pour ne pas s'arrêter à temps.

Maintenant que l'amateur avale presque sa tulipe, comme dans La Fontaine les plaideurs " avalent des yeux " leur hûtre, voici les sensations intimes, les réflexions intérieures que ce contact provoque chez lui. Derrière ce front, sous lequel les yeux se dilatent, on voit poindre la pensée du fleuriste. La Bruyère la rend par une exclamation : " Il ne l'a jamais vue si belle ! " Notons ce " jamais ". Il exprime à lui seul tout le ridicule du personnage. Hier à peine le maniaque disait exactement la même chose ; il dira exactement la même chose demain encore. Dans cette poitrine, que gonfle la proximité de la bien-aimée, on croirait que le cœur va bondir comme pour s'échapper de sa prison. La Bruyère a " planté " son fleuriste au milieu de ses fleurs. Au lieu de bondir, le cœur du maître " s'épanouit " comme la fleur qu'il contemple. Il manifeste sa joie de la voir par le même procédé qu'emploie la plante pour attester sa joie d'être vue, par un épanouissement. Le mot fait image, mais il est en même temps on ne peut plus conforme à la situation.

Remarquons combien La Bruyère sait varier ses procédés. La première partie de la phrase est purement descriptive : le fleuriste " ouvre de grands yeux, frotte ses mains, se baisse, la voit de plus près ". Dans la deuxième, " il ne l'a jamais vue si belle ", l'impression est uniquement morale. La

dernière fond avec art les deux éléments, le moral et le pittoresque, " il a le coeur épanoui de joie ". L'ensemble offre un bon exemple de la grande qualité du style de La Bruyère, l'union constante en lui de la poésie et de la psychologie.

Pour compléter cette étude psychologique, l'écrivain n'a plus qu'à sortir de ce coeur ravi. Il relie la fin de sa description au début et il peint, après l'attitude générale de son personnage, après les manifestations extérieures de ses sentiments intimes, les démarches que ceux-ci lui suggèrent.

Il la quitte pour l'*Orientale*; de là, il va à la *Veuve*; il passe au *Drap d'or*, de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner.

L'homme passionné ne se contente pas d'adorer l'objet de sa passion. Il aime à la comparer avec d'autres objets qui lui ressemblent. Son aveuglement est absolu. Il ne peut rien admettre d'égal à ce qu'il aime. Aussi passe-t-il d'un spectacle à l'autre sans y prendre aucun intérêt, pour en revenir toujours à son objet préféré. Il le caresse avec d'autant plus d'ardeur que la comparaison lui en a fait apprécier davantage la supériorité vraie ou fausse. Ce double mouvement, La Bruyère devait le découvrir chez son fleuriste. Il met presque de la passion, lui aussi, à décrire l'arrêt prolongé de son homme devant la *Solitaire*, après un retour que précipite la comparaison hâtive entre " sa " tulipe et les autres tulipes.

Voici d'abord la comparaison: " Il la quitte pour l'*Orientale*; de là, il va à la *Veuve*; il passe au *Drap d'or*, de celle-ci à l'*Agathe* ". On ne saurait être plus naturel et donc plus vrai. Les autres espèces de tulipes doivent être belles comme la *Solitaire*, si on en juge par leurs noms. Les uns sont empruntés à la flore des pays ensoleillés, l'*Orientale*; d'autres, aux tissus les plus brillants, le *Drap d'or*; d'autres enfin, aux mi-

nerais les plus précieux, l'*Agathe*. Comme ces richesses devraient éblouir le fleuriste ! Mais il s'empresse de les délaïsser les unes après les autres. Pour marquer sa hâte, la phrase se fait sautillante dans les trois premières parties, même elliptique dans la quatrième par l'omission du verbe. Cette précipitation ne nuit en rien à la variété ; la phrase comporte trois verbes différents. La suite des idées n'en souffre pas non plus ; le démonstratif " de celle-ci " maintient l'accord logique, sinon réel.

Par antithèse, plus la phrase était saccadée pour décrire l'inconstance du fleuriste à l'égard des autres tulipes, plus elle devient lourde et traînante pour marquer son attachement prolongé à " sa " tulipe : " D'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner ". Toute une série d'adverbes conjonctifs l'embarassent. Ils accrochent les uns aux autres tous les membres de cette deuxième partie, au lieu que ceux de la première étaient tous détachés. Les sons sourds s'entrechoquent avec les sons sifflants produits par les *s* accumulées. Les voyelles se heurtent, " où il, où il, où il, où il " .

Dans tout le passage, le contraste des mouvements est parfait. Le fleuriste " quittait " l'*Orientale*, " allait " à la *Veuve*, " passait " au *Drap d'or* et à l'*Agathe*. Le voici, au contraire, qui " se fixe ", qui " se lasse ", qui " s'assied ". La *Bruyère* englobe ici la cause, la lassitude, dans les effets qu'elle produit, la fixité et le besoin de s'asseoir. Aucun trait cependant ne vaut la remarque finale. Elle boucle la description sur un aspect comique. Non seulement le fleuriste, tout à l'heure " planté " devant sa tulipe, est maintenant " assis " devant elle, mais son admiration est telle qu' " il oublie de dîner ". Cette fois, c'est le comble. D'ordinaire, chez les hommes, on oublie tout, excepté de prendre son repas. Pour le fleuriste, comme il est vrai que " ventre affamé n'a pas

d'oreilles", il devient vrai que coeur épris n'a pas de ventre! Décidément, nous touchons à la caricature. La Bruyère le sent si bien qu'il tourne court. Sans crier gare, il passe à des réflexions morales après avoir abandonné son portrait.

Avant de nous en séparer avec lui, faisons une remarque. Comme la première partie du tableau, les deux autres sont en tout point conformes à la définition générale de la curiosité. Le fleuriste n'aime que les tulipes et, parmi elles, que la *Solitaire*. Répétons-le aussi : La Bruyère a eu le bon esprit de peindre cette passion non au moyen de considérations abstraites, mais par la physionomie, les attitudes, les gestes du personnage qui en est mordu. Pour comprendre l'excellence du procédé, il faut lire l'une après l'autre la description du fleuriste de La Bruyère et celle de la Mélancolie dans la *Henriade* de Voltaire. Entre les deux il y a tout juste la différence de la vie à la mort.

II. — Les réflexions morales

Jusqu'ici La Bruyère était un narrateur. A peine a-t-il laissé entrevoir, par le ridicule même des faits rapportés, l'impression pénible que lui causent les ébahissements irraisonnés de son fleuriste. Il va se faire justicier. Il entre dans l'âme du fleuriste, il y scrute les motifs de cette admiration béate. Quand il s'est bien rendu compte de leur inanité, il prononce une condamnation sévère. Cette condamnation, il n'y arrive pas tout d'un coup. En bon écrivain, le moraliste procède par degrés savants.

Le premier de ces degrés, c'est l'exposé même des raisons qui expliquent les émois du fleuriste. Le passage constitue la transition entre le récit et les observations morales.

Aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire.

Sans doute, La Bruyère ne paraît pas condamner ici son homme. Il n'a l'air que de nous dire : " Si mon fleuriste est si empoigné, ne vous en étonnez pas. Son admiration a sa raison d'être. La *Solitaire* est formée des nuances les plus diverses, terminée par une bordure d'autre couleur, teinte des reflets de l'huile. Elle a sa bordure échancrée à l'emporte-pièce, comme les créneaux d'un bastion, et des sépales, un calice, qui enveloppent gentiment une corolle, un vase, agréable par sa variété et son éclat. Ne vous étonnez donc pas que mon fleuriste soit éperdu. " La Bruyère paraît bien ne faire que donner cette bienveillante explication.

Mais l'on sent déjà, sous le couvert de cette apparente excuse, la discrète condamnation. Le tour indirect de la phrase reproduit exactement le ton confidentiel de l'amateur devenu fou : " Mon cher ami, vous ne comprenez pas que j'adore ma *Solitaire*? Mais voyez donc : quelles nuances ! quelle bordure ! quel calice ! quel vase ! " Cette tournure initiale comporte déjà une certaine ironie. L'ironie est plus accentuée encore dans la succession aux sons sourds de nasales ou de dentales ronflantes, " nuancée, bordée, huilée ". La Bruyère se moque de son fleuriste par l'emphase même des sonorités de la phrase. L'on croit voir l'amateur glisser chacun de ces mots dans l'oreille de son confident, avec le geste des deux doigts familier aux médecins quand ils font couler une dose dans une oreille. Cette allure ironique du passage lui donne déjà, malgré son ton narratif, le caractère d'une première condamnation.

La condamnation est plus sévère dans les lignes qui suivent. Le fleuriste a dit les motifs de sa passion ; La Bruyère exprime ses propres raisons pour le ridiculiser.

Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les oeillets auront prévalu.

Ce que le moraliste reproche d'abord à son amateur, ce n'est pas d'aimer les tulipes, et la *Solitaire* plus que les autres, mais de les aimer au point qu'un oignon de tulipe soit pour lui la borne du monde. Elle l'empêche de voir, au-delà de cet horizon restreint, la nature et Dieu. Cette amitié particulière est, aux yeux de La Bruyère, un amoindrissement de l'esprit et du coeur, une dépréciation de l'homme. L'idée est très juste. Un aveugle, comme aveugle, est un homme imparfait et découronné. De même, un fleuriste, qui n'est et ne veut être que fleuriste, est un être incomplet.

Cette idée juste, l'écrivain l'a surtout présentée avec un art exquis. Dans une courte phrase, il établit un contraste entre cet objet infime, un oignon de tulipe, et les deux objets les plus vastes, la Nature et Dieu. Le fait de placer en tête de la réflexion ces deux visions grandioses leur donne une valeur démesurée. La négation, qui porte sur le verbe de la proposition subordonnée, rend celle-ci beaucoup plus expressive. Comparons, pour nous en rendre compte, ce tour : " Ce n'est pas Dieu et la nature qu'il admire ", et cet autre : " Dieu et la nature sont ce qu'il n'admire point ". Ce dernier est d'ailleurs la contradiction exacte de l'assertion précédente concernant la *Solitaire*, " il l'admire ". Dans toute cette phrase enfin, il y a comme une chaîne graduée : l'oignon, la tulipe, les fleurs, la nature, Dieu. Le fleuriste, lui, s'arrête à l'oignon. Un simple déiste se rendrait au moins jusqu'à la nature. La Bruyère avec raison trouve son fleuriste inférieur à un incroyant. Il eût applaudi la finale ajoutée par Chateaubriand à la dernière rédaction de la *Nuit en Amérique*.

La Bruyère a un autre motif pour condamner son maniaque. La manie du fleuriste l'aveugle, il est vrai, au point qu'il ne voit pas Dieu. Mais, c'est la manie elle-même qui est absurde, non son effet seul. La Bruyère le démontre par une nouvelle antithèse. Le fleuriste nous affirme, tant il aime sa tulipe, qu'il ne nous la vendrait pas pour mille écus, soit 15,000 francs ou 3000 piastres. Notons le verbe "livrer", terme exact emprunté au vocabulaire du commerce, qui le tient lui-même du latin *libra*, balance, d'où livraison contre poids égal (*liberare*). Eh bien! que la mode des tulipes vienne à passer, que les oeillets les remplacent, il vous offrira sa *Solitaire* de 3000 piastres pour rien, il vous la "donnera". Voilà bien en quoi consiste la vraie sottise du fleuriste! Son tort n'est pas d'aimer sa tulipe, pas même de l'estimer à un prix déraisonnable. Il a tort de l'estimer et de la coter à ce prix uniquement parce qu'elle est à la mode.

C'est donc au fond l'obéissance à la mode que condamne La Bruyère. Et l'on voit mieux ainsi comment le portrait du fleuriste se rattache au chapitre *de la Mode*.

* * *

Sa condamnation concluant sa peinture, La Bruyère n'aurait plus, semble-t-il, qu'à déposer la plume. Cependant, à la fin d'une étude, il convient toujours d'en rassembler les éléments épars.

L'artiste avait commencé sa description par une phrase qui en était comme le sommaire. Il va de même clore et ses réflexions morales et son portrait par une dernière phrase. Elle sera, en même temps qu'une table des matières du passage entier, un résumé des motifs de la condamnation.

Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

Le résumé est contenu dans le premier membre de la conclusion. Le fleuriste "a une âme". La philosophie lui prescrit de ne pas la subordonner à ses fantaisies, aux caprices de ses sens. Il a "un culte et une religion". La philosophie et la théologie s'unissent pour lui apprendre que nos rapports avec Dieu l'emportent infiniment sur nos relations avec les êtres créés. De tout cela le fleuriste n'a cure. Il fait fi de sa raison et de sa foi; il préfère, aux objets les plus dignes de notre attention, sa passion. Voilà déjà qui la condamne amplement.

Il y a plus. Cette passion lui impose des sacrifices qui n'ont aucune proportion avec la valeur de son objet. "Il revient chez soi fatigué, affamé". La coupe de la phrase, ses syllabes lourdes marquent la lassitude qui accable le fleuriste à l'heure de son retour. Les mots eux-mêmes, "revient, le soir", rattachent cette finale au début. Ils y étaient déjà employés. Le sens de tous ces termes est plus expressif encore que leur forme. Ils représentent les mortifications qu'accepte volontiers le fleuriste. Or, des mortifications pareilles, il refuserait de se les imposer pour un résultat qui en vaudrait la peine. Et voilà encore qui le condamne.

Pour le fleuriste, il n'y a point là de blâme contre sa manie. Fatigué, affamé, il rentre chez lui "fort content de sa journée". Ses sacrifices lui ont donc procuré un bien inappréciable? Napoléon se relevait épuisé après des jours entiers consacrés à étudier la carte; au moins s'assurait-il par ces fatigues la conquête de l'Europe. Notre fleuriste doit pour le moins, en se maltraitant ainsi, rêver la conquête du monde ou d'une partie de l'univers? La Bruyère ici triomphe. Il

lance en queue, dans une antithèse d'une cruelle ironie, cette condamnation à la fois cinglante et comique de toutes les démarches du fleuriste : " Il a vu des tulipes ! " Le dernier coup est porté. Le héros principal succombe sous ce dernier trait. Le drame est clos.

* * *

La Bruyère voulait ridiculiser une manie : il y a réussi à merveille. Il ne nous a pas présenté un défaut qui fait peine, mais une folie qui fait rire. Nous ne sommes point fâchés contre son fleuriste ; nous nous contentons de le plaindre. Surtout nous nous promettons bien de nous mettre en garde contre sa passion. N'est-ce pas le rôle d'un moraliste de prévenir les hommes contre les travers qui les poussent en marge du bon sens et de l'humanité ? Sans doute.

Mais c'est le rôle de l'écrivain d'atteindre ce but avec art. L'art est le second mérite de La Bruyère dans ce portrait. Vauvenargues le lui a reconnu (1) : " Il n'y a point de si petits caractères qu'on ne puisse rendre agréables par le coloris : le Fleuriste de La Bruyère en est la preuve. " En parlant ainsi, Vauvenargues ne niait ni la brièveté du style, ni la vivacité de la phraséologie, ni la propriété des termes, ni la précision technique de la description. Il a insisté seulement sur la qualité fondamentale du passage, le coloris. Par elle surtout La Bruyère nous intéresse à son personnage et agrémente la sécheresse de ses réflexions morales.

Cette qualité constitue la principale différence entre le portrait du fleuriste et celui de l'amateur de prunes. Dans ce dernier, La Bruyère a éliminé les spectacles de la campagne,

(1) *Réflexions et Maximes*, 417 (éd. Gilbert, I, p. 439).

qui laissent insensible son amateur, et insiste davantage sur les railleries qu'il s'attire. Dans celui du fleuriste, il dirige toute l'attention sur son maniaque, "planté et enraciné" comme "sa" tulipe. Ce portrait exprime surtout la grande pitié qu'inspire au moraliste la folie de son modèle. Elle teint de noir le cadre si brillamment ornémenté, elle plane comme un voile sombre sur le tableau tout entier.

Pourtant, si La Bruyère apparaît ici comme ailleurs un pessimiste, il se montre aussi le grand écrivain capable de racheter, à force d'art et de brio, cette faiblesse que font comprendre les circonstances mêmes de sa vie.

Emile CHARTIER,

Professeur à l'Université Laval.

Idylle abénaquise

En 1647, Barbe, sauvagesse, séminariste des Ursulines, après y avoir demeuré quatre ans, en étant sortie, avait été recherchée fortement et puissamment par un français nommé Chatillon, qui pria les mères de la vouloir retenir jusqu'aux vaisseaux, donnant assurance de sa volonté en mettant entre les mains des mères une rescription de 300 livres, dont il consentit que 100 fussent appliquées au profit de la fille, en cas qu'il manquât de parole. Mais il se trouva que la fille n'en voulut pas, et aima mieux un sauvage, et suivre la volonté de ses parents.

(*Journal des jésuites.*)

François Marguerie, de Rouen, épousa, en 1645, Louise Cloutier, fille de Zacharie Cloutier, de Québec, et sa soeur, Marie Marguerie, épousa Jacques Hertel, en 1641. François Marguerie était interprète aux Trois-Rivières. Il se noya, le 23 mai, 1648, avec Jean Amiot, près des Trois-Rivières, et son corps fut trouvé vis-à-vis Québec, et celui d'Amiot près de Sillery. Tous deux furent inhumés à Québec, le 10 juin 1648. La veuve de Marguerie se remaria le 10 novembre de la même année à Jean Mignot, à Québec.

(*Dictionnaire Généalogique de Tanguay, Vol. I.*)

Jean Mignot, dit Chatillon, de Bayeux, en Normandie, en 1648 épousa Louise Cloutier, veuve de François Marguerie, dont il eut 13 enfants. (*Idem.*)

Un matelot au long cours

C'ÉTAIT un jour de fin de mai, en 1647. Les vagues moutonneuses, poussées par un vent du golfe, avaient fait échouer la corvette de charge, *Mouette de Saint-Malo*, sur la côte de Beaupré, assez près du promontoire de Québec. La grande barque se trouvant bien ensablée, le capitaine avait jugé prudent de remettre le renflouage au lendemain, car on se trouvait déjà à *la brunante*.

Sur le pont du navire, deux matelots faisaient le quart. De temps en temps, le plus jeune s'arrêtait dans sa promenade silencieuse pour regarder le bourg en nid d'aigle perché sur la falaise. Le vent qui cinglait les vagues autour de la *Mouette* sifflait aussi dans la forêt environnante et faisait danser l'ombre des arbres sur la grève.

Après avoir rassuré son compagnon de quart, qui croyait voir et entendre des Peaux-Rouges, Jean Mignot, dit Châtilon, matelot au long cours, s'appuya aux bastingages et contempla le profil altier de Québec. La lune s'était levée, mais restait éclip­sée sous une multitude de ces fins nuages que les marins appellent *barbes de chats*. Une lumière cendrée baignait la masse du promontoire, nimbait le fort et le clocher des jésuites, et voilait de mystère les magasins des Cent-Associés, blottis dans l'ombre de la basse-ville.

Les yeux de Mignot ne pouvaient se détacher de ce Québec qu'il connaissait déjà, y étant venu quatre ans auparavant. Il se prit à songer à son ancien compagnon de bord, François Marguerie, qui s'était fixé dans la colonie et avait épousé une fille de Québec. Dans le bourg qui sommeillait là-haut, sous la garde du fort, retrouverait-il son camarade ? De matelot qu'il avait été Marguerie s'était-il fait soldat, trappeur, coureur de bois ? Et les beaux yeux de dame Marguerie valaient-ils ceux des Normandes, ses *payses* ? On disait bien que les petites Françaises du Canada avaient la jolie fraîcheur et l'endurance de l'*edelweiss*, cette fleur des neiges qu'un sien ami avait vue dans les Alpes... Foi de matelot ! Fallait encore avoir le cœur hardi pour vivre parmi les Iroquois, avec leurs visages en épouvantails et leurs cris à faire dresser les cheveux sur la tête !... Mais il y avait Peaux-Rouges et Peaux-Rouges... Il avait connu des Algonquins et des Hurons qui l'avaient appelé, lui, Jean Mignot, *leur frère* ! Et l'orgueil de certains chefs emplumés était tel que Sa Ma-

jesté le roi ne se serait pas cru leur cousin!... Quant aux jeunes sauvagesses, elles avaient la *beauté du diable*. Lors de son premier voyage, le capitaine l'ayant envoyé porter certaines lettres chez les Ursulines. Une jeune Indienne s'était trouvée sur son chemin, en dehors de l'enceinte de palissades. Elancée, légère sur pied, vêtue d'un bizarre costume de peau de daim, et ornée de colliers de griffes d'ours et de dents d'origanal, elle allait dans la rude montée qui conduisait aux Ursulines, marchant sans effort et sans bruit. Elle avait presque l'air d'une de ces figures sculptées à l'avant des frégates, coupant les vagues et semblant moins braver les éléments que leur commander... Ayant aperçu Mignot qui l'observait, l'Indienne lui avait coulé un regard hautain en disparaissant parmi les arbres qui entouraient le monastère... Aux questions du marin les dames religieuses avaient répondu que la belle Indienne s'appelait *Brise des Bois* et que son grand-père était sachem des Abénaquis... Les yeux de Mignot cherchèrent dans l'ombre le couvent des Ursulines, mais une brume épaisse cachait le promontoire. Le matelot finit son quart en rêvant au teint d'or chaud, au regard superbe de l'Abénaquise.

En Nouvelle-France

Dans les quatre années qui s'étaient écoulées depuis le premier voyage de Mignot à la Nouvelle-France, Québec avait pris les proportions d'une petite ville de province. Dans la basse-ville, où les marchands habitaient de préférence, le long du port, l'on avait bâti plusieurs belles maisons de pierre, à trois étages, surmontées de toits à pignons. Un chemin escarpé mais assez large faisait échelle jusqu'à la haute-ville où une demi-douzaine de rues s'alignaient déjà, bordées aussi de maisons *pierrottées*. Au fort on avait ajouté un vaste corps

de logis, nouvelle résidence des gouverneurs, qu'on appelait le château Saint-Louis. Les Hospitalières étaient logées dans un spacieux hôtel-Dieu. Et plus loin on creusait les fondations de la grande église qu'on appellerait plus tard la cathédrale.

N'ayant trouvé son camarade ni à la haute-ville ni à la basse-ville, Mignot alla s'en informer aux magasins des Cent-Associés, certain de pouvoir obtenir là des nouvelles de toute la colonie. On lui apprit en effet que François Marguerie était interprète aux Trois-Rivières. Comme la *Mouette* ne devait mettre voiles vers la France qu'à la fin de l'été, Mignot obtint un congé et descendit aux Trois-Rivières avec un groupe de coureurs de bois.

Le poste des Trois-Rivières était alors le rendez-vous par excellence de diverses tribus indiennes qui venaient y trafiquer avec les agents des Cent-Associés. Ils échangeaient contre des marchandises de pacotille les peaux d'hermine, de loutre et de castor, qu'ils avaient enlevées durant leurs chasses d'hiver. Ils rencontraient aussi les missionnaires venus pour se familiariser avec les différents dialectes des aborigènes, afin d'aller porter ensuite les lumières de l'Évangile aux bourgades éloignées des diverses confédérations.

Le poste était encore le point de rencontre des coureurs de bois et des interprètes, enfin de tout ce que la colonie comptait de plus entreprenant. Parmi les plus hardis de ces interprètes se trouvaient Jacques Hertel et son beau-frère, François Marguerie, l'ancien camarade de Mignot. Dans l'habitation que partageaient les deux familles, Mignot reçut l'accueil le plus hospitalier. Son esprit aventurier fut vite séduit par la vie de ce milieu pittoresque. Accompagnant l'un ou l'autre de ses hôtes, il se rendait tantôt au petit fort entouré de palissades situé au bord du fleuve et tantôt aux magasins où s'entassaient les riches pelleteries. Il rendait

visite aux indigènes dans les wigwams aux formes variées faisant demi-cercle autour du poste. Souvent il s'aventurait dans la forêt avec des sauvages amis, pour y faire la chasse, revenant tout chargé de gibier. D'autres fois, son canot d'écorce, conduit de main de maître, accompagnait jusqu'au bout du lac Saint-Pierre les petites barques allant vers le Mont-Réal, où des groupes de coureurs de bois, partant pour *les pays d'en haut*.

Mais, dans les longues veillées passées souvent au coin de l'âtre, on se groupait autour de Jean Mignot pour l'entendre parler de la lointaine mère-patrie. Hertel aussi était normand, comme son épouse, la soeur de Marguerie. Alors, pendant que dame Hertel et Louise, la toute jeune femme de Marguerie, accompagnaient du bourdonnement de leurs rouets la rude voix du matelot, il leur racontait les nouvelles des bonnes villes de Rouen, Dieppe, Bayeux... D'autres fois, Mignot prenait sur ses genoux François et Madeleine Hertel, et, pour le plaisir de voir écarquiller les grands yeux bleus de ces enfants, il leur contait des histoires mirifiques comme en savent seuls les matelots.

Il arriva qu'un soir, Mignot ayant voulu entendre le récit de certaines aventures de l'intrépide Hertel, on parla beaucoup des Peaux-Rouges : des Hurons et des Iroquois d'abord, ensuite des Algonquins, et enfin des Abénaquis.

— “ Les Abénaquis ? Pourquoi n'en voit-on pas à ce poste ? ” demanda Mignot.

— “ C'est que Trois-Rivières n'est pas sur leur chemin, répondit Hertel. Les Abénaquis et leurs alliés les Micmaks habitent l'Acadie et le sud-est du Canada, aux environs de l'île du Mont-Désert. Malgré leur voisinage de la Nouvelle-Angleterre et les efforts constants des Anglais, ils demeurent nos très fidèles alliés. J'ai vu quelques-uns de leurs chefs à Québec l'année dernière, alors qu'ils étaient venus demander au

gouverneur de leur envoyer une *robe-noire*. Ce sont des sauvages bien bâtis, bien musclés. Le père Dreuilletes, qui passa l'hiver dans leur pays, rapporte qu'ils ont un sens moral très développé, qu'ils sont braves, hospitaliers, dociles, mais prompts à la vengeance. ”

— “ Il y a quatre ans, reprit Mignot, j'ai vu une jeune Abénaquise... Elle entra dans l'enclos des Ursulines avec un air comme si le domaine entier, comme si tout Québec lui appartenait... ”

— “ Comment savez-vous qu'elle était Abénaquise ? ”

— “ Les dames Ursulines m'apprirent qu'elle était petite-fille du vieux chef des Abénaquis, et qu'elle s'appelait *Brise des Bois*. ”

— “ *Brise des Bois* ! s'écrièrent ensemble dame Hertel et Louise Marguerie, mais c'est la filleule de Madame d'Ailleboust ! Elle se nomme Barbe maintenant, comme sa marraine... Vous savez, Jean Mignot, M. d'Ailleboust commandait notre poste des Trois-Rivières lorsqu'on le nomma gouverneur, il y a quelques mois. Madame d'Ailleboust nous a souvent parlé de Barbe. ”

— “ Alors l'Abénaquise n'est plus chez les dames Ursulines ? J'ai cru remarquer que les Indiennes s'y faisaient rares. ”

— “ Mais non ! On dit que le couvent en est rempli ! ”

— “ J'ai passé plusieurs fois près du monastère, persista le marin, et je n'ai vu ni panaches ni plumages d'aucune sorte. Il n'y avait que des bonnets normands ! ”

— “ Comme le mien ? ” demanda la jeune femme de Marguerie, égrenant son rire frais et ajustant avec un brin de coquetterie la coiffe blanche qui paraît plus qu'elle ne couvrait les mèches frisottantes de sa chevelure châtain-clair. Puis, se remettant à filer, elle ajouta : “ Si vous y aviez regardé de plus près, Jean Mignot, vous auriez aperçu des visa-

ges cuivrés sous les bonnets blancs... C'est Madame de la Peltrie qui veut que la Mère de l'Incarnation lui laisse faire de ses sauvagesses de petites Françaises." Et la jeune canadienne eut un haussement d'épaules.

— "Cela ne dure point?"

— "Oh!... ça dure à-peu-près comme la glace qui couvre le fleuve en hiver... C'est beau, et luisant, et solide... Puis vient le printemps, et la débâcle!"

— "Et Brise des Bois?" insista le marin.

— "C'est la volonté du sachem, son grand-père, qui envoya l'Abénaquise aux Ursulines; c'est son orgueil qui l'y retient."

— "Et aussi son affection pour Madame d'Ailleboust," interposa dame Hertel.

— "En tout cas, acheva Louise, pour le moment il n'y a plus de Brise des Bois. On l'appelle Barbe, comme je vous l'ai dit tout-à-l'heure, et elle se trouvait probablement parmi celles que vous avez vues coiffées de blanc dans la cour des Ursulines."

— "Quel dommage! Elle était bien comme elle était!" ne put s'empêcher de dire le matelot.

— "En seriez-vous devenu amoureux?" lui demandèrent en riant Hertel et Marguerie.

— "Puisque je ne l'ai vue qu'une fois!"... Mais, comme pour donner le démenti à ses paroles, la rougeur monta au visage hâlé du marin, teignant jusqu'à la ligne blanche du front au bord des cheveux blonds.

— "Pour que vous l'ayez remarquée, il fallait qu'elle fût belle," fit observer tranquillement dame Hertel, à laquelle la confusion du marin n'avait pas échappée.

— "Oh!... Une sauvagesse!"... De nouveau Louise Marguerie haussa les épaules, avec le dédain d'une femme jeune et jolie, et qui, partant, fait peu de cas de la beauté des autres femmes.

Aussi taciturne que son camarade était expansif, fumant beaucoup et parlant peu, François Marguerie, debout, accoudé à la cheminée, prêtait une oreille attentive à la conversation, tout en suivant des yeux les mains de Louise qui voltigeaient au-dessus du rouet. La veillée s'était prolongée. Les pieds de dame Hertel et de Louise n'agitèrent plus les pédales. Dans la chambre, le bourdonnement cessa. Ayant arrangé la filasse de leurs quenouilles, les deux femmes se levèrent, poussant les rouets dans l'alcôve près de l'âtre. Lorsque Louise, un pli léger au front, passa près de son mari, François Marguerie enlaça de son bras la taille souple de sa jeune femme, qu'il aimait beaucoup, et se mit à lui chanter, doucement :

Un jour l'envie m'a pris
De désertier de France.
Sur mon chemin, j'ai rencontré
Ma charmante beauté ;
Je me suis arrêté
C'était pour lui parler...

La jolie Canadienne, qui aimait son mari et les compliments, se dérida en écoutant cette mâle voix qui prenait pour elle des inflexions si caressantes. Mais ce fut Mignot qui acheva la chanson de son camarade :

Ils l'ont pris, ils l'amènent,
C'est à la place d'armes,
Lui ont bandé les yeux
Avec un mouchoir blanc.
Je me suis écrié
La belle est sans amant !

Lorsque le silence se fit, Jacques Hertel alla à la porte et l'ouvrit. Une bouffée d'air frais agita la filasse des quenouilles et fit vaciller la lumière des bougies. Le seul bruit était

celui des flots discrets du fleuve qu'on savait proche, mais qu'on ne pouvait voir. Au dehors régnait le calme d'une nuit d'été, nuit profonde, à peine marquée au loin par les dernières flammèches des feux mourants devant les wigwams.

Jacques Hertel ferma la porte et tira le verrou.

L'Abénaquise

De retour à Québec, Mignot se promena dans la haute-ville et la basse-ville. Plusieurs fois il assista aux offices religieux dans la chapelle des Ursulines, sans pourtant y apercevoir Brise des Bois... Était-elle retournée à la loge de son grand-père, le sachem?...

Un jour que Mignot passait devant l'Hôtel-Dieu, il vit une dame qui en sortait, accompagnée d'une jeune personne vêtue à la mode normande. Pourtant il se dit que jamais *payse* n'avait eu l'allure de cette grande et brune fille dont les petits pieds, chaussés de moccassins, semblaient à peine toucher le sol. Les paroles de Louise Marguerie lui résonnèrent aux oreilles: " Elle s'appelle Barbe maintenant, ... et elle est coiffée de blanc. "

Mignot suivit de loin les deux femmes. Elles se dirigèrent vers le château Saint-Louis, et lorsqu'elles arrivèrent devant l'entrée principale les deux sentinelles présentèrent les armes. Mignot se dit que la grande dame ne pouvait être autre que Madame d'Ailleboust, l'épouse du nouveau gouverneur. Elle s'arrêta un instant pour dire quelques mots aux soldats qui montaient la garde, et un mouvement de tête de la suivante montra au matelot les traits de celle qu'en son cœur il appelait toujours Brise des Bois.

Quand un Normand s'engage dans une voie, il n'y va pas par quatre chemins. Mignot fit parler les sentinelles et s'in-

forma adroitement des allées et venues de Madame d'Ailleboust, se disant à part que Barbe devait souvent l'accompagner. En effet, quelques jours plus tard, il les croisa dans une des rues à pic de la haute-ville. Leur cédant le côté du mur, il se découvrit devant madame d'Ailleboust, mais ce fut sur la suivante que les yeux du mâtin se fixèrent. Pourtant le regard de Barbe, en passant, effleura à peine le matelot. Mignot se retourna pour regarder encore la noble dame française et la fille des sacheurs du Nouveau-Monde.

Si Madame d'Ailleboust avait la distinction, l'élégance d'une dame de la cour, Brise des Bois avait une dignité naturelle, une sveltesse pleines de grâce. Son costume européen, loin de la déparer, ajoutait du piquant à sa beauté, car dame Hertel avait eu raison : l'Abénaquise était belle.

Sérieusement épris, Mignot se rendit au château Saint-Louis, et, après quelques instances, obtint une entrevue avec Madame d'Ailleboust. Il lui exposa son penchant irrésistible pour la sauvagesse Barbe, et le grand désir qu'il avait de l'épouser, demandant qu'on lui permit de voir l'Abénaquise.

Madame d'Ailleboust, assez surprise, répondit au matelot qu'elle ne pouvait pousser Barbe vers ce mariage, car la jeune Indienne était encore la pupille de la Mère de l'Incarnation. Elle ne pouvait non plus permettre un entretien avant d'avoir pris certaines informations auprès des Cent-Associés. La déception de Mignot était si évidente qu'en le congédiant, Madame d'Ailleboust lui dit avec un bon sourire : " Puisque vous me semblez loyal autant que résolu, Jean Mignot, je vous donne assurance que l'attente ne sera pas longue. "

En effet, le lendemain, un domestique du gouverneur vint avertir Mignot d'avoir à se rendre au monastère des Ursulines. Dans le petit parloir du couvent, il trouva Madame d'Ailleboust causant avec la Mère de l'Incarnation. D'abord intimidé, le marin reprit vite son aplomb et répondit si bien

aux questions qu'on lui posa qu'il obtint de voir Barbe et de plaider sa cause auprès d'elle.

Lorsque la fille des sachems entra, elle regarda d'abord ses deux protectrices, puis son regard alla rencontrer celui de Mignot, qui se tenait debout, très droit, muet d'émotion. Ce fut la religieuse qui rompit la glace.

— “ Barbe, dit-elle, Jean Mignot a voulu vous parler. Connaissez-vous ce matelot ? ”

— “ Barbe a déjà vu le matelot, ” répondit gravement l'Abénaquise.

— “ L'autre jour, n'est-ce pas ? dans la rue qui mène au fort ? ” fit Mignot, heureux que l'Abénaquise l'eût observé.

— “ L'autre jour, oui. Et avant l'autre jour, il y a bien des lunes, Barbe a vu le Français dans le chemin là-bas ! ” Et, d'un beau geste, elle indiqua par la fenêtre ouverte, l'allée bordée d'arbres par laquelle on arrivait au monastère.

— “ Oh ! fit Mignot, vous vous rappelez m'avoir vu il y a quatre ans ? ”

— “ Les Peaux-Rouges voient tous ceux qui passent. Comme l'écorce du bouleau garde l'image des amis et des ennemis. ”

Mignot, un peu déconcerté, demeura silencieux. Madame d'Ailleboust prit alors la parole. — “ Barbe, avez-vous songé qu'il faudra bientôt vous marier ? ”

— “ Quand Barbe retournera où les Abénaquis ont dressé leurs wigwams, on lui choisira le plus brave d'entre les guerriers qui entourent la loge du sachein, son grand-père, ” répondit fièrement la brune fille.

— “ Et, si vous restez parmi les blancs, épouseriez-vous un Français ? ”

— “ Où est le visage-pâle qui veut épouser Barbe ? ”

— “ Le voici ! c'est moi ! ” dit vivement Mignot, en s'avançant vers l'Abénaquise, qui demeura immobile, le consi-

dérant avec gravité. Quand elle parla enfin, ce fut pour dire :

— “ Le Français est venu comme le vent ; il s’en ira comme l’ombre. ”

— “ Il y a quatre ans que le vent souffle toujours du même côté ! Ecoutez-moi, Barbe, je vous aime fortement ! ”

— “ Le coeur de Barbe ne lui dit rien. ”

— “ Eh bien ! j’attendrai. La *Mouette* doit bientôt lever l’ancre pour retourner en France. Mais je reviendrai au printemps, je reviendrai ! Et jusque-là, Barbe, ne serez-vous pas ma promise ? ”

Comme la belle Indienne ne semblait pas comprendre, Madame d’Ailleboust expliqua : — “ Le Français désire, Barbe, que vous pensiez à lui durant plusieurs lunes, et que vous lui donniez votre coeur lorsqu’il reviendra. ”

— “ Le chasseur peut-il dire d’avance où il trouvera le cerf ? ”

La supérieure des Ursulines avait écouté le dialogue en silence, la tête tournée vers eux, et les mains cachées dans les larges manches de sa robe de bure noire. Les fatigues et les déboires de l’apostolat avaient laissé leur empreinte sur les traits énergiques de la religieuse. Dans ses yeux il y avait une infinie tristesse, dans son sourire, une infinie douceur.

Voyant que l’Abénaquise ne voulait pas se prononcer, Mignot, connaissant le caractère et l’influence de la Mère de l’Incarnation, la pria de vouloir garder Barbe jusqu’au retour des vaisseaux. — “ Je reviendrai, dit-il, sur la première corvette qui fera le voyage au printemps. ”

— “ Même si Barbe consentait à vous attendre, comment savons-nous que l’an prochain vos sentiments seront les mêmes ? ”

— “ Ma Mère, depuis quatre ans je porte en mon coeur l’image de l’Abénaquise. Mais tenez, comme gage de bonne foi, voici une réscription des Cent-Associés, faite en mon nom

et pour la somme de 300 livres. Gardez cela jusqu'à mon retour. S'il advient que je manque de parole, sur ce montant vous prendrez cent livres pour l'appliquer au profit de Barbe. ”. Puis, se tournant vers l'Indienne, il lui dit : “ Voyez, Barbe ! Quand je serai revenu, nous prendrons cet argent pour construire une maison *pierrottée*. Il n'y en aura pas de plus jolie dans tout Québec ! ”

— “ Le wigwam du visage-pâle n'est pas encore bâti. ”.

— “ Il le sera. Et je vous apporterai de France des étoffes de laine et de toile, et une chaîne d'or pour collier. ”

— “ Barbe n'a pas promis de les porter. ”

— “ Aimeriez-vous donc mieux les habits de peaux et les colliers de coquillages ? ”

L'Abénaquise eut un sourire lent qui découvrit ses dents éclatantes.—“ Les visages-pâles ont creusé la terre pour trouver l'or de leurs chaînes. Les Peaux-Rouges ont ramassé leurs colliers en marchant au bord des grandes eaux. Et leurs habits de fourrures sont beaux. Les visages-pâles n'aiment-ils donc plus les peaux de castor ? ”

— “ Eh bien ! Vous porterez ce qu'il vous plaira, et nous vivrons où vous voudrez, pourvu que vous m'épousiez. Dites, Barbe, m'épouserez-vous ? ”

Le regard à la fois fier et doux de l'Abénaquise demeura voilé. Aux instance du marin elle ne voulut répondre que ces paroles : — “ Barbe songera à ce que lui a dit Jean Mignot. ”

Les envoyés du sachem

Six mois s'étaient écoulés depuis que la *Mouette* avait repris le chemin de la mer. Le Saint-Laurent avait perdu son bruit et sa couleur. Prisonnier pâle et silencieux de l'hiver, il attendait, pour s'échapper de ses murs de glace, la chaleur d'un soleil plus ardent que le soleil de février.

On était à l'aurore d'un matin clair et serein. De fois à autre, des coups de vent ramassaient la neige, qui glissait en tourbillons sur la glace du fleuve, couvrait d'une poudre diamantée les sapins de la rive, et finissait par s'élever en trombes étincelantes jusqu'au sommet du promontoire, où la cité de Champlain semblait se blottir dans des bancs de neige, comme une femme frileuse dans les plis d'un moelleux édredon.

L'angelus matinal s'égrenant des clochers avait un son pénétrant et froid. Ici et là, des portes s'ouvraient pour être vite refermées. Les rares piétons, enveloppés de fourrures, avaient le pas pressé et le parler bref. On ne s'attardait pas aux carrefours. C'est à peine si on remarquait un groupe d'Indiens se détachant de la rive sud du fleuve pour le traverser en biais vers Québec.

Ils avaient pourtant grande allure, ces hommes de bronze, drapés dans leurs manteaux de peau de caribou. Marchant en file droite, impassibles et dignes, ils s'acheminaient vers le château Saint-Louis et demandèrent à voir le grand chef des blancs. C'étaient des envoyés abénaquis, venus pour protester contre les continuels empiètements des Anglais sur leur territoire.

Comme on avait beaucoup à se dire de part et d'autre et que tout se faisait par l'entremise d'un interprète, les pourparlers durèrent longtemps. La journée était déjà avancée lorsque le plus ancien des envoyés demanda à parler à la petite-fille du sachem.

A la vue de la transformation dans l'apparence de l'Abénaquise, les Indiens ne purent réprimer un geste d'étonnement. Mais Barbe alla droit à eux, une lueur plus chaude dans ses grands yeux noirs. S'arrêtant devant le groupe d'Indiens, elle sourit au vieux chef qui la regardait les sourcils froncés, et qui lui adressa enfin la parole dans l'idiome de sa tribu.

— “ Ma soeur Brise des Bois est devenue comme les femmes aux visages pâles. Peut-être n’y a-t-il plus de Brise des Bois. ”

— “ Front de Roc se trompe, répondit la voix mélodieuse de l’Abénaquise. L’hermine ne demeure pas moins l’hermine pour avoir changé durant une saison la couleur de son pelage. ”

— “ Front de Roc a compris. Ma soeur inclinera l’oreille pour entendre les paroles sorties de la loge du sachem ? ”

— “ Mon frère peut parler. Brise des Bois n’a pas oublié son grand’père, Coeur de Chêne, ni sa mère, La Source. ”

— “ Que ma soeur écoute : Depuis que Brise des Bois marche dans les sentiers des visages-pâles, le soleil qui entre dans le wigwam de Coeur de Chêne n’est plus aussi chaud, la sagamité n’est plus aussi bonne. La Source a oublié ses chants, elle a perdu son sourire, seuls ses doigts travaillent comme autrefois. Une natte neuve et des moccasins brodés attendent celle qui est partie, mais qui doit revenir. Quand la glace aura quitté les rivières et la neige laisse les plaines, Brise des Bois ramènera le soleil dans le wigwam et le sourire sur les lèvres de La Source. — Ainsi a parlé Coeur de Chêne. ”

— “ Brise des Bois a entendu. Dans deux lunes, ou trois lunes, elle reprendra les sentiers qui conduisent aux villages des Abénaquis. A chacun de ses pas vers le sud, les fleurs se lèveront pour lui parler, les arbres la salueront de loin et les eaux courantes l’appelleront au passage. Mais Brise des Bois ira toujours plus vite. Elle ne se reposera que lorsqu’elle se sera assise sur la natte neuve dans la loge de Coeur de Chêne... Que Front de Roc aille dire au sachem : La saison des oiseaux est proche. Bientôt on entendra chanter dans les arbres et dans le wigwam. ”

Puis, s’adressant à un jeune brave dont le regard ne l’a-

vait pas quittée depuis son entrée, les paroles de l'Abénaquise se firent moins graves et moins lentes.

— “ Mon frère le Loup Cervier sait-il si la pirogue de Brise des Bois est encore renversée à côté de la loge de Coeur de Chêne ? ”

— “ Ma soeur sait bien que trois neiges ont pesé sur la pirogue. Mais le bras du Loup Cervier est fort et sa hache est tranchante; une pirogue plus grande et plus belle attendra Brise des Bois ! ”

— “ Que mon frère le Loup Cervier laisse l'écorce à l'arbre. Le sachem a d'autres pirogues ! ”

Et, soit qu'elle se sentît froissée d'entendre le jeune Indien parler en maître, soit caprice féminin, l'Abénaquise tourna sur ses talons, ouvrit une porte et disparut.

Au croisement des chemins

Sachant qu'elle devrait bientôt reprendre le fil de sa vie où elle semblait l'avoir brisé trois ans auparavant, Barbe s'attacha davantage à Madame d'Ailleboust, qu'elle ne quitta presque pas durant plusieurs jours. Puis, un matin, assoiffée d'air, d'espace et de solitude, elle sortit du château, s'engagea par un sentier battu dans la neige et monta vers le sommet du cap Diamant. Comme elle approchait du but, au tournant de la route, un jeune Indien lui barra le passage.

— “ Brise des Bois marche vite. Elle a tourné le dos aux grandes loges de pierre. Ma soeur n'aimerait-elle plus les visages-pâles ? ”

— “ Et les pas du Loup Cervier s'attardent dans les sentiers des blancs. Mon frère n'aime-t-il donc plus les wigwams des Abénaquis ? ”

— “ Comme le castor aime sa cabane dans les digues au

milieu de l'eau, ainsi le Loup Cervier se plaît dans son village. Mais Front de Roc aime les paroles, Front de Roc est allé voir les robes-noires, Front de Roc cherche un autre manitou. ”

— “ Mon frère n'a-t-il pas entendu parler du grand Manitou des visages-pâles ? ”

— “ Le Loup Cervier a entendu les robes-noires, mais il est resté fidèle à ses manitous. Brise des Bois a voulu apprendre la magie des blancs et son sang a pâli dans ses veines. ”

— “ Le Loup Cervier ment ! ” dit l'Abénaquise, en frappant du pied la neige battue du chemin. Mais son adversaire, les bras croisés, un pli amer aux lèvres, continua : — “ Le Loup Cervier a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Le Loup Cervier ne ment pas. ”

— “ Il ment ! N'a-t-il pas entendu ce que Brise des Bois a dit à Front de Roc ? ”

— “ Le Loup Cervier a entendu. Ma soeur a dit : Dans deux lunes, ou trois lunes. Ma soeur veut attendre que les eaux se soient ouvertes pour laisser passer la grande barque des visages-pâles, la barque qui ramènera à Brise des Bois le visage-pâle que son coeur attend. ”

La jeune Indienne recula, prise au dépourvu. Les yeux fixés sur la glace du fleuve, elle semblait déjà apercevoir la *Mouette de Saint-Malo*, toutes voiles dehors, faisant route vers Québec. Brise des Bois se dit que le jeune Indien aurait entendu parler de Jean Mignot et qu'il en serait devenu jaloux. Plus sûre d'elle-même et du jeune guerrier, secrètement flattée, mais désirant une revanche, elle tourna vers le Loup Cervier un visage calme.

— “ Mon frère s'est arrêté pour écouter parler les femmes. Ou peut-être mon frère a consulté les sorciers de la tribu. Qu'a-t-il appris de bon ? ”

Comme le jeune Indien, irrité, s'éloignait à grands pas, l'Abénaquise fit volte-face et le rappela.

— “ Mon frère peut-il me dire de qui sont ces feux de l'autre côté du fleuve ! ”

— “ Ma soeur ne reconnaît même plus les feux de sa tribu. Que ma soeur ouvre les yeux. Elle verra qu'on attend là-bas Front de Roc et le Loup Cervier. Bientôt les feux seront éteints. Bientôt les braves chasseront la raquette pour s'en aller comme ils sont venus. ”

— “ Mes frères partent en hâte. S'en vont-ils déterrer la hache de guerre contre les Anglais ? ”

— “ Qu'importe à Brise des Bois ? Les autres jeunes filles de la tribu ont le coeur fidèle. Elles seront là pour écouter les discours du sachem et des anciens. Leurs mains seront prêtes à battre la mesure pour la danse de guerre. Et plus tard elles mêleront leurs voix au chant de la victoire sortant de la loge du grand-conseil. ”

— “ Puisque mon frère admire tant les jeunes filles du village, pourquoi n'en a-t-il pas pris une pour son wigwam ? ”

— “ Quand le temps sera venu, le Loup Cervier conduira à son wigwam celle qu'il aura choisie. Elle ne connaîtra ni le froid ni la faim. Le Loup Cervier est grand chasseur. Il lui apportera des fourrures pour s'habiller et pour orner la cabane. Tous les jours elle trouvera devant la porte du gibier des bois et du poisson des rivières. Dans le champ cultivé il y aura des feuilles de tabac pour le calumet et des épis de maïs pour la sagamité. Celle qui vivra dans la cabane du Loup Cervier ne craindra rien, car il est brave. Son tomahawk est comme la foudre et ses flèches sont comme l'éclair. Ses ennemis ne peuvent lui échapper, car il court comme le vent. Il court si vite que les arbres sifflent quand il passe. Et son cri de guerre glace le coeur de ses ennemis. ”

Le jeune brave s'arrêta ; mais, comme l'Abénaquise ne répondait rien, il continua avec une irritation croissante :

— “ Le Loup Cervier a tort de parler un langage que Brise des Bois ne comprend plus. Les visages-pâles ont ensorcelé la fille du sachem. Elle a mis de côté ses habits de fourrure pour s’habiller comme les blancs. Elle a abandonné le léger wigwam d’écorce dressé à l’ombre des forêts ou au soleil des plaines. Elle est venue s’enfermer dans les loges pesantes des blancs, les loges toujours à la même place. La fille du sachem a oublié la chasse et la pêche. Elle ne connaît plus la guerre ni la victoire. Elle a renié ses ancêtres. Elle a tourné le dos à sa tribu. Dans les sentiers des Abénaquis on ne la reverra plus ! ”

— “ Encore une fois, le Loup Cervier a menti ! ” D’un geste prompt comme sa pensée, l’Abénaquise enleva sa coiffe blanche, qu’elle rejeta au loin, déroula les longues nattes de son épaisse chevelure noire, qu’elle piqua d’une plume d’aigle dérobée à la coiffure martiale du jeune guerrier, et, le regardant bien en face, superbe, elle s’écria :

— “ Que le Loup Cervier aille dire à Front de Roc d’attendre la fille du sachem. Aujourd’hui même, Brise des Bois retourne à sa tribu ! ”

Et, s’élançant dans le sentier, elle disparut, sans apercevoir l’expression triomphale qui éclaira un instant le visage du Loup Cervier.

Une heure après, elle faisait ses adieux à Madame d’Ailleboust. L’Indienne était revêtue de ses habits sauvages, en peau de daim, serrés à la taille par une ceinture brodée de poils de porc-épic, teints de couleurs variées. Ses cheveux flottants étaient ceints d’un bandeau rouge piqué de la plume d’aigle dérobée au Loup Cervier. Ses mocassins et ses jambières, brodés comme sa ceinture, étaient lacés de minces lanières en peau de serpent. Un manteau fait de plusieurs fourrures rares et un sac en peau de caribou d’où sortaient les pointes d’une paire de raquettes gisaient sur le plancher à ses pieds.

Un long séjour au Canada avait familiarisé l'épouse du gouverneur avec le caractère des indigènes. Quoiqu'elle fût surprise du revirement subit de l'Abénaquise, elle ne lui fit pas de remontrances, se contentant de lui recommander de se rappeler les enseignements de la Mère de l'Incarnation. L'Indienne répondit :

— “ Les Abénaquis sont fidèles aux promesses données. Les Français resteront les frères de Brise des Bois, et leur Grand-Esprit sera toujours son Grand-Esprit. ”.

— “ Et Jean Mignot? ” ne put s'empêcher de demander madame d'Ailleboust.

L'Abénaquise eut un sourire fugitif : — “ Les choses d'hier sont déjà finies. Celles de demain restent pour demain. ” Et, se baissant, elle ramassa son sac et son manteau, qu'elle jeta sur ses épaules.

Un peu plus tard, Madame d'Ailleboust, placée à une fenêtre du château qui dominait la basse-ville et le fleuve, vit l'Indienne s'aventurer sur la glace, qu'elle traversa d'un pas ferme et assuré. Parvenue à la rive opposée, elle s'assit pour chausser ses raquettes, se releva, resta un instant droite et immobile, le visage tourné vers la cité de Champlain, puis, légère comme un oiseau des neiges, elle s'envola à la suite des envoyés du sachem qui déjà s'enfonçaient dans l'ombre de la forêt.

Le renouveau

A la débacle d'avril on avait vu succéder mai et le renouveau. Encore une fois on faisait connaissance avec la verdure des prés et le chant des oiseaux. A Tadoussac et à Québec, les navires commençaient à faire escale. Jean Mignot était revenu de France, le sourire aux lèvres et l'espoir au coeur.

Mais, déçu dans ses espérances, blessé dans son orgueil, ne voulant plus demeurer dans la ville encore trop pleine du souvenir de l'Abénaquise, et peu enclin à chercher sympathie aux Trois-Rivières, Mignot se fit coureur de bois. Il s'aventura dans les forêts du nord et la fin de l'été le trouva sur les bords du lac Saint-Jean. Là, d'autres coureurs de bois lui apprirent la fin tragique de François Marguerie. Parti en canot des Trois-Rivières, avec un compagnon, tous deux s'étaient noyés, et on avait repêché leurs corps près de Québec.

Longtemps Mignot fut songeur. Ses souvenirs le reportèrent à l'année précédente. Il revit le poste des Trois-Rivières, la vie familiale des Hertels, et le taciturne Marguerie, fumant son invariable calumet. Il entendit le rire frais de Louise, ce timbre clair comme sa joliesse blonde, si différent de la voix chaude et riche de l'Abénaquise au teint doré... Depuis déjà tout l'été, son camarade dormait dans la terre de Québec, et Louise était veuve. Louise, la jolie, la mutine... Bien longtemps Mignot songea. Puis il reprit avec les coureurs de bois le chemin de Tadoussac.

La tourmente dans son cœur trouva un écho dans la sombre majesté du Saguenay, appelé par les Montagnais, leurs guides, la *rivière de la mort*. Puis succéda la sereine grandeur du golfe, suivie de la splendeur des paysages l'automne sur les bords du Saint-Laurent. Le brouillard de tristesse qui avait pesé sur l'âme du Normand se dissipa peu à peu. Ce fut avec un grand contentement que ses yeux se posèrent enfin sur la riante beauté de l'Île d'Orléans, sur l'écumante blancheur de Montmorency, sur les clochers en diadème au front du cap Diamant.

Et ce fut encore sur ces hauteurs, durant la première et fugitive poudrière d'octobre, que Jean Mignot épousa la veuve de son camarade. Son choix était fixé. Il avait fini de rêver et de courir le monde. Désormais, il vivrait la rude vie des

colons et à ses côtés marcherait Louise, une Louise plus grave qu'autrefois, mais gardant toujours sa blondeur et sa voix cristalline.

Les wigwams des villages abénaquis, plus au sud, n'avaient pas encore été blanchis par les premières neiges. A l'aube d'un matin de cette même fin d'octobre, une Indienne portant un enfant emmaillotté s'éloigna de sa cabane, gravit le sommet d'une montagne dominant l'océan et attendit que le soleil parût à l'horizon. Alors, se tenant debout, illuminée par la première large rayure de l'astre levant, elle tendit vers le ciel son premier-né. Et la voix de la mère indienne, harmonieuse et riche, se fit entendre dans la solitude matinale :

— “ O Grand-Esprit des visages-pâles, écoute la prière de l'Abénaquise ! Ce soleil qu'autrefois les mères indiennes imploraient pour leurs enfants, ce soleil te sert, ô Grand-Esprit ! O toi qui montres au soleil le chemin de mon wigwam, montre aussi à mon fils le sentier du bien ! Rends-le fort, rends-le brave, rends-le fidèle ! Et, en attendant qu'il grandisse, veille sur l'enfant de Brise des Bois, ô Grand-Esprit, comme tu veillas sur Brise des Bois elle-même ! ”

Corinne ROCHELEAU.

A travers les faits et les oeuvres

Le rapport de l'amiral Jellicoe. — La victoire anglaise du Jutland. — L'offensive russe. — Magnifiques résultats. — Conquête de la Bukovine. — La dépression autrichienne. — Le sentiment hongrois. — Les batailles sur la Somme. — Victoires anglaises et françaises. — La poussée sur Bapaume et Péronne. — Les Allemands reculent. — Leurs attaques contre Verdun faiblissent. — Un commentaire anglais. — La coordination des offensives. — L'Allemagne et l'Autriche sont attaquées sur tous les fronts. — Une réponse au chancelier. — Le haut commandement français. — La question irlandaise. — Une crise parlementaire. — Aux Etats-Unis.



DANS notre dernière chronique, nous signalions à nos lecteurs la bataille navale du Jutland et la formidable offensive russe en Volhynie et en Bukovine. Quant à la première, tous les rapports officiels et toutes les informations les plus dignes de foi démontrent qu'elle a été vraiment une victoire anglaise. La pièce la plus importante qui ait été mise devant le public à ce sujet, durant les dernières semaines, est assurément le compte rendu de l'amiralissime britannique, le vice-amiral Jellicoe. D'après le texte transmis par les dépêches, celui-ci estime les pertes allemandes à deux vaisseaux de guerre du type dreadnought, un du type Deutschland qu'on a vu couler, le croiseur cuirassé *Lutzow* admis par les Allemands, un croiseur cuirassé du type dreadnought, un croiseur cuirassé qu'on a vu tellement endommagé qu'on doute de son retour, cinq croiseurs légers coulés, deux destroyers qu'on a vu sombrer, trois torpilleurs qui n'ont certainement pas atteint le port car ils étaient dans

un lamentable état, et un sous-marin coulé. Commentant ces faits, l'amiral Jellicoe dit :

“ Vu l'obscurité dans laquelle le combat se déroula et le crépuscule, on a beaucoup de difficulté à donner un rapport fidèle des dommages infligés, ou les noms des vaisseaux coulés par nos marins. Mais après un examen minutieux des témoignages de tous les officiers qui déclarent avoir vu les vaisseaux coulés et d'après des entrevues avec un grand nombre de ces officiers, je suis d'opinion que la liste ci-incluse est un chiffre minimum. — L'ennemi a combattu avec la bravoure qu'on attendait de lui. Nous avons particulièrement admiré la conduite des marins d'un croiseur allemand désarmé qui a passé devant la ligne anglaise sous un feu violent auquel ils répondirent par le seul coup de canon qui leur restât. La conduite des officiers et hommes d'équipage est au-dessus de tout éloge. ” — Après avoir félicité les amiraux Burney, Jerrom, Sturdee, Evan-Thomas, Duff et Leveson, des escadres de croiseurs légers qui ont pris la part la plus lourde à la bataille, l'amiral mentionne spécialement Sir David Beatty. “ Ce vice-amiral, dit-il, a prouvé une fois de plus qu'il possédait les hautes qualités de brave commandant, une ferme détermination et une stratégie irréprochable. ”

Dans son rapport, l'amiral Jellicoe décrit les conditions désavantageuses dans lesquelles les Anglais ont dû combattre la flotte allemande, mais en dépit de cela, la flotte anglaise a su maintenir les traditions de ses nobles ancêtres et a vaillamment combattu, infligeant de grands dommages à l'ennemi qui était caché par le brouillard. A 9 heures du soir, les vaisseaux allemands étaient hors de combat.

La valeur technique de ce rapport, la haute situation et le caractère du chef qui l'a signé donnent, nous semble-t-il, l'impression définitive que l'on doit avoir de la bataille du

Jutland. En dépit des vantardises allemandes, la flotte germanique a été bel et bien vaincue. Elle s'est bravement battue, elle a infligé des pertes notables à la flotte victorieuse, mais elle-même en a subi davantage et elle n'a évité la destruction que par la fuite. Aujourd'hui, affaiblie et avariée, elle ne saurait tenter de sitôt un nouvel effort et elle doit se résigner à rester bloquée à Kiel et dans les bouches de l'Elbe, abandonnant à la Grande-Bretagne la maîtrise incontestée des mers. Un des premiers effets de cette grande bataille a été de libérer deux cents navires anglais, immobilisés jusque là dans les ports russes de la Baltique.

D'autre part, l'offensive moscovite, commencée dans les premiers jours de juin, et poursuivie pendant des semaines avec de si prodigieux résultats, n'a pu être enrayée par les efforts désespérés des généraux allemands. Sur quelques points de l'immense front, ceux-ci ont pu ralentir l'avance russe. Au nord de Lutsk, dans la région de la rivière Stockold, leurs contre-attaques ont empêché la place importante de Kovel de tomber entre les mains de leurs adversaires aussi promptement qu'on aurait pu l'espérer. Mais en Bukovine, les Autrichiens ont été refoulés jusqu'aux Carpathes, et des corps de cavalerie cosaque ont même traversé les passes de ces montagnes et foulé le sol de la Hongrie. Si ces succès ne sont pas bientôt neutralisés par un retour d'offensive autrichienne, que rien ne peut faire prévoir, la ville de Lemberg, capitale de la Galicie, devra tomber à courte échéance, pour la deuxième fois, sous le pouvoir des Russes.

Les victoires de ces derniers ont produit en Autriche une désastreuse impression. On prétend même que plusieurs des conseillers de l'empereur François-Joseph sont enclins à entamer des pourparlers de paix. Nous ne croyons pas à ces rumeurs. La monarchie austro-hongroise ne saurait guère songer à séparer sa cause de celle de l'Allemagne. Cepen-

dant, depuis quelque temps, celle-ci semble se défier de son alliée. On lit dans une dépêche récente envoyée au *New York Herald* par son correspondant parisien : " On regarde maintenant comme si certaine l'élimination prochaine de l'Autriche du théâtre des hostilités que le principal sujet de discussion des journaux alliés c'est actuellement la politique que l'Allemagne suivra à ce sujet. On regarde comme chose évidente que l'Allemagne s'attend à la défection de l'Autriche. Les récriminations dans la presse allemande contre l'empire allié sont devenues tellement ouvertes et si vives que l'on discute librement le motif qui inspire à la censure la tolérance qu'elle montre à leur sujet. Le fait que des journaux tels que le *Frankfurter Zeitung*, qui est considéré comme l'organe semi-officiel du ministère des Affaires étrangères, se livre à des critiques incessantes contre l'Autriche, peut difficilement ne pas avoir de signification politique. — Le côté le plus intéressant de la situation c'est qu'il n'y a pas seulement une explosion de critiques contre l'Autriche dans la presse allemande, mais qu'en Autriche-Hongrie on engage des polémiques acrimonieuses entre les journaux de l'un et l'autre royaumes qui forment l'empire. Ces disputes, semble-t-il, sont alimentées par les mêmes organes de la presse semi-officielle en Allemagne, et cette circonstance comporte une signification évidente. — Parmi les alliés, on en arrive à la conclusion que la débâcle autrichienne étant d'une imminence reconnue, on s'arrange déjà en Allemagne pour en retirer le plus grand profit possible. "

Nous croyons qu'il faut accueillir toutes ces rumeurs avec réserve. L'Autriche, quand bien même elle le voudrait, pourrait difficilement fausser compagnie à l'Allemagne. Toutefois il est assez naturel qu'un sentiment de lassitude et d'appréhension commence à prévaloir à Vienne, et surtout à Budapest. La Hongrie est la première exposée aux coups et à l'in-

vasion des Russes. Si ces derniers y pénètrent par la Bukovine et s'emparent d'une partie de son territoire, il est probable qu'un mouvement en faveur de la paix se produira dans la diète hongroise.

Pendant que les généraux du tsar remportent des victoires, font des prisonniers — au-delà de deux cent mille depuis deux mois, — capturent du matériel de guerre, prennent des villes et des provinces, sur le front occidental les Alliés ont commencé leur offensive longtemps annoncée. Le 1er juin, après un formidable bombardement des positions allemandes, pendant plusieurs jours, les troupes anglaises ont attaqué avec un magnifique élan les tranchées ennemies situées au nord de la Somme, dans la région d'Albert. Elles ont enlevé toute la première ligne, la Boisselle, Thiepval, Fricourt, Mametz. En même temps, les Français assaillaient les Allemands au sud de la Somme, et leur enlevaient de haute lutte Estrées, Assevillers, Dompierre, Biaches, et, au-delà de cette rivière, Curlu. Leur objectif est Péronne, qui est une tête de ligne importante; tandis que celui des Anglais est Bapaume, autre point stratégique d'une valeur considérable. Cette double offensive a enlevé aux Allemands plusieurs milles de territoire. Elle avait été préparée par l'artillerie lourde, dont le feu a été quelque chose d'effroyable. Cette fois les Alliés ne sont pas à court de projectiles. On voit qu'ils en ont d'inépuisables réserves. Ils ont fait pleuvoir sur les tranchées de l'ennemi plusieurs millions d'obus. Ce n'est qu'après avoir ainsi préparé le terrain qu'ils ont lancé leur infanterie à l'assaut. Ces brillantes opérations sur la Somme ont été conduites avec une habileté supérieure. Au moment où nous écrivons, elles se poursuivent encore d'une manière favorable aux Alliés. Après une première série de succès, ceux-ci se sont consolidés dans les positions conquises et ils ont préparé une nouvelle avance que les Allemands semblent incapables

d'arrêter, malgré les formidables retranchements qu'ils avaient érigés de longue main. Les Anglais se rapprochent lentement mais sûrement de Bapaume. Les Français ne sont plus qu'à un mille de Péronne. Il semblerait que les Teutons aient moins prévu l'offensive française que celle des troupes anglaises. Ils pouvaient vraisemblablement croire que la défense héroïque de Verdun ne permettrait pas aux armées de Joffre de frapper ailleurs. La bataille de la Somme les a cruellement détrompés. Les Français les tiennent toujours à la gorge devant Verdun. Et ils ont pu en même temps infliger aux généraux du kaiser une série de défaites en Picardie. Ce sont les Allemands qui, maintenant, paraissent impuissants à maintenir à la fois sur tous les fronts l'intensité de leur effort. On signale, en effet, un affaiblissement de la pression du kronprinz contre Verdun.

Outre la puissance de l'offensive française, les écrivains militaires signalent dans les opérations sur la Somme l'efficacité manifeste des armées britanniques, créées et disciplinées par lord Kitchener. On semblait s'étonner qu'elles n'eussent pas encore fait leurs preuves, et fait sentir leur poids au milieu des péripéties tragiques de cette guerre gigantesque. Un officier de l'état-major général anglais fait à ce sujet les commentaires suivants : " Anglais, Français et Américains, ont fort daubé à tort sur nous, parce que nous n'avons pratiquement rien fait pour soulager les Français dans la lutte sur le front de Verdun. Mais présentement, nous faisons entièrement la part que nous a demandée le général Joffre. — Suivant ce plan, nous avons conservé nos soldats et accumulé les munitions, attendant le signal de la grande offensive dans laquelle nous devons faire notre part, avec les Russes et les Italiens aussi bien que les Français. Pour certaines raisons tactiques et morales, qui ne souffrent aucun commentaire, il était nécessaire que les Français ne perdissent point la rive est de

la Meuse, et le général Joffre nous a informés qu'il pouvait conserver la position qui commande cette partie de la rivière jusqu'à la fin de juin, de sorte que nous savions qu'il nous faudrait commencer l'attaque au mois de juillet. — L'offensive organisée par l'état-major général des Alliés comprend les offensives russes et italiennes qui ont déjà commencé. Nous ne sommes pas désappointés par notre avance qui, comme nous nous y attendions, devait se faire lentement, et nous sommes très contents des merveilleux progrès accomplis par les Français qui, avec des pertes relativement légères, balaient tout devant la Somme... Notre ennemi est brave et plein de ressources et il a opposé une lutte désespérée, spécialement de Gommecourt à Fricourt, où il s'attendait à notre principale attaque. La lutte a été spécialement furieuse dans cette région. — Ainsi, somme toute, nous sommes bien satisfaits de notre avance. Comme nous n'avons pas l'intention d'aller nous heurter contre un mur de pierre, nous allons continuer nos préliminaires d'artillerie. Il ne faut pas oublier que l'ennemi compte pour quelque chose dans le progrès de notre offensive. Nous rencontrons une forte opposition. Nos opérations doivent être sagement calculées. Plusieurs endroits, comme Fricourt, ne seront pris qu'après une résistance désespérée. — Le fait que nos braves alliés avancent plus rapidement, et avec moins de pertes que nous, n'est pas seulement une des chances de la guerre, mais aussi justice, vu les pertes considérables qu'ils ont subies pendant les longues semaines où nous nous préparions à la grande offensive. Il doit être évident maintenant que l'on nous a blâmés à tort de ne pas être allés à l'aide des Français devant Verdun, vu que nous faisons exactement ce que demande le général Joffre. Sur son ordre, nous nous sommes lancés à l'attaque et nous ne regrettons pas nos pertes pourtant sérieuses, car c'est maintenant notre tour de subir le choc de la bataille... Nous som-

mes heureux de faire notre part dans la grande offensive générale qui a déjà démontré que les armées des empires centraux ont maintenant perdu la haute main qui a été si longtemps leur lot. ”

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans la situation actuelle, c'est que, sur tous les fronts, les Alliés attaquent simultanément l'ennemi. Pour la première fois depuis le commencement de cette guerre, l'Allemagne et l'Autriche se voient assaillies en même temps de tous les côtés. On voit clairement que les Alliés obéissent à un mot d'ordre et exécutent un plan d'ensemble. Leurs efforts ne sont plus dissociés, mais ils sont coordonnés et dirigés vers un but commun par une volonté supérieure.

Une autre observation suggérée par les événements militaires des dernières semaines, c'est qu'ils constituent une réponse péremptoire au discours insolent du chancelier Bethmann-Holweg, dont nous avons parlé dans notre dernière chronique. Il y avait déclaré, on se le rappelle, que les conditions de la paix, si l'on en venait à les discuter, devraient avoir pour base la carte de guerre. Les Alliés sont en train de démontrer brillamment que la carte de guerre n'est pas immuable. Voilà le résultat politique de l'offensive. Elle prouve “ que le front européen n'est pas dans un état de fixité continuel tandis que le contrôle des mers par les Alliés et la possession des colonies allemandes est un état de choses permanent que ni la flotte, ni l'armée allemande ne peuvent modifier. Les armées alliées confirment sur le champ de bataille la réponse du premier-ministre Asquith au chancelier. La capture de Bukovine par les Russes, la prise de dix-neuf villages de Picardie par les troupes franco-anglaises, et l'admirable défense des Français à Verdun, ont eu une portée diplomatique considérable en permettant aux Alliés de modifier la carte de guerre en leur faveur, sur le front est et le front

ouest, tandis que la présence des troupes françaises à Salonique prouve que l'occupation de la Serbie n'est pas permanente. ”

En somme la situation est de beaucoup meilleure pour les Alliés qu'elle ne l'était l'année dernière à pareille date. Nos lecteurs se rappellent sans doute qu'il n'était alors question que de victoires allemandes. Cette année ce sont des victoires russes, françaises et anglaises que nous avons à signaler. Quelques jours avant le commencement de la poussée victorieuse vers Bapaume et Péronne, le général Zurlinden, dont on connaît l'autorité, écrivait ce qui suit : “ Les escadres anglaises, après avoir attiré la flotte allemande en pleine mer, l'ont forcée à regagner précipitamment, honteusement ses bases. L'armée italienne, après avoir refusé la bataille là où la voulait son ennemi, est en train d'arrêter net les Autrichiens au débouché de ses montagnes. L'armée russe entame vigoureusement, énergiquement l'offensive et a déjà pris de nombreux et glorieux trophées. Des mesures vigoureuses, reconfortantes, viennent d'être prises à Salonique. En Asie-Mineure, les progrès de nos alliés s'accroissent. Devant Verdun, tout en persistant dans leurs boucheries effroyables, les Allemands sont maintenus par l'héroïsme de nos troupes. Dans le fort de Vaux, le commandant Raynal et ses soldats se sont couverts d'une gloire immortelle... Sur tous les fronts, la campagne d'été s'ouvre dans des conditions pleines de promesses et fait espérer, pour un avenir prochain, des résultats décisifs. ” Après les succès remportés par les soldats anglais et français en Picardie et dans l'Artois, le général Zurlinden serait sans doute encore plus optimiste.

Pendant que nous avons sous les yeux son intéressant article, il ne nous semble pas hors de propos de citer encore ce qu'il y dit du haut commandement français. Après avoir parlé des débuts inquiétants de la grande guerre et de l'habi-

leté avec laquelle, au lendemain des premières défaites, Joffre et ses lieutenants ont su déjouer les plans si bien conçus de l'état-major allemand, le général Zurlinden poursuit : " Actuellement, après vingt-deux mois de guerre, que voyons-nous sur notre front ? Des soldats admirables, héroïques, dont l'air de santé, de confiance, de résolution, frappe tous ceux qui les visitent ; des armées remarquablement organisées, remarquablement commandées ; des commandants de groupes d'armées, qui s'appellent d'Esperey, Pétain, Foch ; et par dessus ces grands chefs respectés, aimés, éminents, le major-général de Castelnau, dont notre nation et le monde entier admirent la haute valeur, et les hauts services rendus à la cause des Alliés. — Toute cette belle, superbe organisation, qui respire la force, la foi absolue dans le succès, est l'oeuvre du général Joffre, le fruit de sa vigilance, de sa pondération d'esprit, de sa connaissance des hommes ; pendant qu'à l'intérieur du pays, le gouvernement, le Parlement font faire des prodiges à notre industrie, pour notre matériel de guerre... — Voilà la situation telle qu'elle m'apparaît. Elle est loin d'être mauvaise, et même si, au début de la bataille de Verdun, il y a eu quelque hésitation à accepter le combat là où le voulait l'ennemi, il me semble que son ensemble fait le plus grand honneur à notre haut commandement. — Et malgré le comité secret, je ne puis qu'engager tous ceux qui se préoccupent surtout de la victoire, du couronnement des efforts merveilleux de nos soldats, à faire comme moi, à prier Dieu pour que, dans la période actuelle, décisive, de la guerre, rien à l'intérieur ne vienne entraver la prudence, l'énergie, l'audace même nécessaires à notre haut commandement pour abattre définitivement nos odieux adversaires. "

Il nous semble de plus en plus manifeste que les événements militaires des deux derniers mois commencent à produire leur effet en Allemagne. On y proclame toujours l'assurance de la victoire germanique, mais on y parle plus volontiers de paix, et nous inclinons à croire que les clairvoyants ne sont pas sans inquiétude sur le résultat final. Cependant on n'avoue pas ce dernier sentiment, et la paix dont on parle est toujours une paix triomphante et lucrative. Un comité national s'est formé pour préparer l'opinion à " la paix honorable ". Il vient de rédiger un appel à la nation afin d'influencer l'opinion publique en faveur du chancelier Bethmann-Holweg, et de préparer les voies aux pourparlers pacifiques. Les dépêches nous signalent quelques-unes des signatures, qui disent assez l'importance du mouvement. On y voit celles du prince von Wedel, aide-major général de l'empereur; de Philippe Henneken, directeur de la North German Lloyd Steamship Company; de Paul von Schwaback, directeur de la banque Bleichroder; du professeur Adolphe Harnack et de plusieurs importants manufacturiers, marchands, professeurs, etc... D'après les correspondances allemandes, cet appel vise à établir un moyen terme entre les pacifistes et les exaltés du pangermanisme, état d'esprit qu'il dénonce en l'appelant " la folie de l'annexion ". Il déclare que " la controverse des semaines dernières entre les pacifistes et les annexionistes a eu un résultat nuisible, et que par conséquent il est maintenant nécessaire pour les modérés d'organiser et de créer une opinion qui puisse établir les bases d'une paix durable ".

Ce sont donc des hommes sages qui parlent, des hommes pondérés qui n'ont rien de commun avec les exagérations des pangermanistes. Et que veulent-ils? Ecoutez-les: " Eviter à tout prix la lâche passivité des pacifistes et les insatiables espérances contenues dans le programme de la Ligue panger-

manique. La note juste de la paix que nous désirons, c'est celle qu'a donnée le chancelier dans son discours au mois de mars 1916, au cours duquel il a fait mention de l'extension de la frontière de l'est et de l'obtention de garanties suffisantes pour notre frontière de l'ouest. Ce discours contient des félicitations du feld-maréchal von Hindenburg à ce sujet. Sans ces deux objets, il n'y a pas de paix ni d'évacuation possibles du territoire occupé. La tâche du Comité national, de concert avec la coopération de tous les hommes de même opinion, doit donc être de créer un mouvement uniforme qui aura pour but d'établir les bases de la paix telle que l'Allemagne doit la désirer et d'aider à arrêter la définition de ces *garanties suffisantes* ainsi que la délimitation de nos nouvelles frontières. "

Voilà ce que veulent les modérés allemands. Une Belgique inféodée à l'Allemagne, une Pologne germanisée ! Peut-on croire qu'une telle paix serait justifiable ? Evidemment les Alliés ont encore bien des sacrifices à faire et bien des victoires à remporter, avant d'amener l'Allemagne à une conception plus raisonnable de la réalité.

* * *

Pendant que les soldats britanniques s'illustrent dans l'Artois, la politique intérieure de l'Angleterre est bien loin de correspondre à ces glorieux succès. Encore une fois le parlementarisme fait des siennes et nous donne un déplorable spectacle. Une crise ministérielle est imminente en ce moment.

C'est la question irlandaise qui est en cause. Nous avons vu le mois dernier que M. Lloyd George avait réussi à faire accepter un projet de compromis, pour le gouvernement temporaire de l'Irlande, par les chefs des partis opposés, les nationalistes et les ulstérites. Nous avons exposé les grandes

lignes de ce projet. Et en même temps nous avons mentionné l'obstacle qui pouvait surgir, du côté du ministère. Malheureusement, l'obstacle a surgi, et plus considérable encore qu'on ne l'appréhendait. C'est un discours de lord Lansdowne à la Chambre des lords qui a fait connaître l'intensité de la crise dont le gouvernement était menacé. Quoiqu'il soit bien difficile de comprendre s'il parlait au nom du cabinet, il a donné un aperçu de ce que pourrait être le gouvernement provisoire de l'Irlande, lorsque la loi martiale serait abolie, et avant qu'un nouveau gouvernement pût être établi. Ce plan comportait la nomination d'un secrétaire d'Etat pour l'Irlande, avec un aviseur militaire compétent, et celle d'un nouveau chef de la gendarmerie royale irlandaise qui serait un soldat bien connu. Personne ne pourrait porter des armes sans autorisation, et il n'y aurait pas d'amnistie. On maintiendrait en Irlande une garnison assez forte pour assurer le bon ordre, et des garanties spéciales seraient accordées aux loyalistes du sud et de l'ouest. Le noble lord parlait aussi de la permanence de certaines dispositions réputées temporaires en vertu du compromis de Lloyd George.

Rien ne pouvait être plus malencontreux ni plus maladroite qu'un pareil discours, en un pareil moment. Nous concevons difficilement qu'un homme aussi avisé que lord Lansdowne n'en ait pas compris le danger. La sensation produite a été immédiate et désastreuse. John Redmond a fait aussitôt entendre une protestation catégorique. Il a qualifié le discours de lord Lansdowne comme "une déclaration de guerre au peuple irlandais", et comme l'annonce d'une politique de coercition. "Si ce discours, a-t-il dit, peut être regardé comme l'expression, l'attitude et l'esprit du gouvernement envers l'Irlande cela mettra fin à tout espoir de règlement. Le discours me paraît avoir été fait dans le but de faire échouer toutes les négociations en cours pour un règlement." Men-

tionnant ensuite l'expression d'opinion de lord Lansdowne au sujet de la permanence de certaines dispositions acceptées seulement comme temporaires, M. Redmond a répondu : "Cela serait une grossière insulte à la parole donnée, et je désire déclarer que j'adhère strictement aux termes qui nous ont été soumis par M. Lloyd George et que nous avons ensuite transmis aux nationalistes. Tout changement dans le sens indiqué par lord Lansdowne, pour ce qui nous concerne, amènerait absolument une rupture des négociations. — L'arrangement auquel nous en sommes venus porte que l'acte du *Home rule* de 1914 sera mis en opération aussitôt que possible, sujet à certaines modifications, qui devraient toutes être sur un même pied. Une de ces modifications est que le bill ne s'applique pas aux six comtés de l'Ulster et que l'Irlande doit conserver tous ses représentants au gouvernement impérial. Ces modifications, et plusieurs autres, devront rester en force pendant toute la durée de la guerre et pendant une période de douze mois après. — Mais si le Parlement n'a pas, avant la fin de cette période, pris d'autres dispositions permanentes pour le gouvernement d'Irlande, la période pendant laquelle ces modifications devront rester en force, devra être prolongée par arrêté ministériel, si c'est nécessaire, afin de permettre au Parlement de prendre de telles dispositions. Ce bill pourvoyant à un arrangement doit être, et il le sera nécessairement, dans toutes ses dispositions et déclarations, strictement temporaire et provisoire." — Cet énergique protêt n'a pas causé moins d'impression que le discours qui l'avait provoqué.

Lord Lansdowne a répliqué qu'il avait parlé après consultation avec M. Asquith et plusieurs autres membres du gouvernement. Dans la Chambre des communes, M. John Redmond a demandé la prompte présentation du nouveau *bill* relatif au gouvernement de l'Irlande. La séance du 24

juillet a été des plus orageuses. Le chef nationaliste a reproché au gouvernement de ne pas respecter l'entente intervenue sur les propositions de M. Lloyd George, et de causer par là un grand malaise en Irlande. Ses amis ont accompagné son discours d'applaudissements frénétiques. Et comme contrepartie, ils ont interrompu violemment M. Asquith. Cette scène parlementaire a rappelé les plus mauvaises heures des pires débats irlandais. On entendait les députés nationalistes crier avec fureur : " Chiffon de papier ! — Vous avez trahi la Belgique, vous trahissez l'Irlande ! "

Autant qu'on peut le constater au milieu de la confusion des dépêches, la difficulté est causée par le fait que des modifications ont été introduites dans l'arrangement convenu, sur l'initiative de M. Lloyd George, afin d'obtenir l'assentiment unanime du cabinet. Ces modifications porteraient sur deux points : l'exclusion temporaire des six comtés de l'Ulster, et le maintien de la représentation irlandaise dans la Chambre des communes au même chiffre qu'actuellement, après l'entrée en vigueur du *Home rule*. M. Asquith a expliqué que les six comtés ne devaient être, à aucun moment, soumis par le seul laps d'un terme déterminé à la juridiction du Parlement de Dublin ; et qu'on n'avait pu obtenir l'adhésion de tous les groupes au maintien du nombre actuel des représentants irlandais dans la Chambre des communes. Le premier ministre a ajouté que l'arrangement proposé était naturellement resté sujet à la révision et à l'approbation du cabinet. Et il a déclaré que le gouvernement ne pouvait songer à présenter un *bill* d'une nature aussi grave, qui n'aurait pas l'assentiment de tous les partis. Une phrase de ce discours a été spécialement remarquée. M. Asquith a adressé aux nationalistes un pressant appel, leur conseillant de ne pas rejeter la présente occasion de faire entrer le *Home rule* immédiatement en vigueur. Et il a fait suivre cet appel des paroles suivantes :

“ Je demande à la Chambre, je demanderai s'il le faut au pays, si les propositions du gouvernement ne sont pas raisonnables ”. On a vu là comme un avis d'élections générales éventuelles.

Le discours de M. Lloyd George était attendu dans ce débat avec un intérêt particulier, vu que c'était lui qui avait conduit les négociations entre les chefs des partis irlandais. Il a parlé avec une entière franchise. Suivant lui la difficulté au sujet de l'exclusion des six comtés n'est qu'une question de phraséologie. Quant à la représentation irlandaise dans la Chambre des communes, il a admis qu'une modification avait été jugée nécessaire parce que les membres unionistes du cabinet avaient constaté l'impossibilité d'obtenir sans cela l'assentiment de leurs partisans. Voici donc quelle était la proposition nouvelle. Jusqu'à la dissolution, le nombre des membres irlandais des communes demeurerait au chiffre actuel. Après les élections générales il serait réduit à quarante-cinq. Mais lorsque le Parlement aurait à prendre en considération le règlement final de la question, les députés irlandais seraient convoqués au complet, c'est-à-dire au chiffre actuel. “ Le gouvernement, a dit M. Lloyd George, doit tenir compte du fait qu'il ne peut faire adopter l'arrangement conclu, sans cette modification. Je suis informé que les députés nationalistes feront une guerre acharnée au *bill* s'il est présenté dans cette forme. ” Ici le ministre fut interrompu par une explosion d'applaudissements de la représentation irlandaise. Alors, poursuivant son exposé: “ Si telle doit être l'attitude du parti nationaliste, a repris M. Lloyd George, il est inutile pour le gouvernement de présenter son *bill* ayant pour objet de donner immédiatement le *Home rule* à l'Irlande. Je le regrette profondément, et je crois que c'est un désastre. Mais le cabinet n'imposera pas une forme de gouvernement à un peuple qui n'en veut pas. ”

Sir Edward Carson, a parlé, lui aussi, avec beaucoup de sincérité. Il a déclaré qu'il était prêt à s'en tenir à l'arrangement conclu. Suivant lui, l'exclusion de l'Ulster devrait être permanente. Mais il ne demandait pas que cela fût inséré dans le *bill*. L'exclusion temporaire lui suffisait pourvu qu'il fût stipulé que l'inclusion ne serait décrétée que par un *bill*. Le chef ulstérite a demandé aux nationalistes de ne pas risquer la perte de tout le bien qui avait résulté des négociations. " Ce ne serait pas un mauvais jour pour l'Irlande, s'est-il écrié, que celui où M. Redmond et moi nous pourrions nous donner une poignée de mains sur le parquet de cette Chambre. Mais si ceci doit avoir lieu, qu'on abandonne l'idée de violenter l'Ulster. Laissez l'Ulster en dehors du *bill*. Puis marchez de l'avant, et essayez de gagner cette province. Elle peut être gagnée par un bon gouvernement. " Ce discours a produit une impression favorable.

Ce débat dramatique a profondément agité l'opinion. La situation parlementaire et ministérielle est très difficile. Les rumeurs de démission sont à l'ordre du jour. On affirme que M. Lloyd George — qui vient à peine d'entrer en charge, comme ministre de la guerre — veut résigner ses fonctions par suite de l'avortement de sa mission conciliatrice. Mais alors M. Asquith lui-même s'en irait, et ce serait la dislocation du ministère de coalition. Comment le remplacerait-on ? Où sont les hommes politiques, en-dehors de ceux-ci, qui pourraient faire face à la situation, à ce moment décisif de la guerre, et avec d'aussi ardues problèmes de politique intérieure ? Plus nous y réfléchissons, plus nous estimons lourde la responsabilité des hommes qui seraient la cause d'une crise politique en un moment si grave. Franchement cette phraséologie touchant l'exclusion des six comtés, ce nombre plus ou moins grand de députés irlandais retenus à Westminster, valent-ils le mal que peuvent faire à la Grande-Bretagne, à

l'empire, à la cause sacrée de la justice et de la liberté du monde, les dissensions intestines du parlementarisme anglais ? Les deux partis irlandais ont fait des sacrifices mutuels. Pourquoi l'arrangement qu'ils ont accepté ne le serait-il pas par tout le monde ? Nous ne pouvons nous expliquer l'attitude de lord Lansdowne et de ses amis. Il leur en sera demandé en temps et lieu un compte sévère.

* * *

Aux Etats-Unis, les partis s'organisent pour la campagne présidentielle. Nous aurons à parler un peu de politique américaine dans notre prochaine chronique.

Au Canada, c'est le moment du chômage politique.

Thomas CHAPAIS.

Saint-Denis, 27 juillet 1916.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

EUROPEAN CHARACTERS IN FRENCH DRAMA OF THE EIGHTEENTH CENTURY, par Harry Kurz. 1 vol. in-12, de 329 pages. Prix: \$1.50. — New York, Columbia University Press, 1916.

Quelle idée nous donnent les dramaturges français du XVIII^e siècle, surtout les comédiens, des nations étrangères? Quelle idée d'eux-mêmes s'imaginaient-ils offrir eux aussi aux peuples du dehors? Ce sont les deux questions auxquelles M. Kurz entreprend de répondre dans cette étude sérieusement élaborée.

L'auteur aborde tour à tour les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Anglais et les membres des petites nationalités, les Suisses, les Hollandais, les peuples de l'est. Un dernier regard place les Français en parallèle avec les autres groupes ethniques de l'Europe.

Naturellement, le chapitre le plus développé est celui qui concerne les Anglais. Aussi bien les rapports de la France au XVIII^e siècle ne furent étroits avec aucune nation autant qu'avec le peuple anglais. Et, au lieu de trouver entre les deux une opposition foncière, M. Kurz constate que, malgré les désaccords de leurs chefs, les deux races pratiquent déjà à cette époque une entente absolument cordiale.

On devine que le sentiment le plus profondément étudié est celui de l'amour. *Le Port-à-l'Anglais*, d'Autreau, qui date de 1718, résume à merveille l'enquête à ce sujet: " L'amour en France me paraît un jeu, un amusement; en Espagne, une folie; en Italie, nue fureur, une maladie; en Allemagne, un remède. L'Espagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination; l'Italien, dans le coeur et dans le fiel; l'Allemand, dans l'estomac et dans le foie; le Français, un peu partout (I, 6). "

L'ouvrage est essentiellement un livre d'érudition, une véritable thèse de doctorat. Les réflexions qui accompagnent chaque partie de l'enquête attestent un esprit très apte à la synthèse. On voudrait seulement que cet esprit n'exprimât pas parfois des théories métaphysiques ou religieuses absolument incompatibles avec la réalité de l'histoire ou la doctrine traditionnelle. Peindre le XIV^e siècle comme une époque de " narrow scholasticism " et de " new spirit of toleration and freedom "; parler de Luther comme d'un " great hero " qui, au XV^e, " leads the German revolt against the temporal control of an all-powerful church " (p. 3), c'est lire l'heure à une montre qui retarde, pour ne pas dire plus.

Cet état d'esprit ne se manifeste qu'à deux ou trois reprises. Si peu qu'il paraisse, il gâte une oeuvre de première valeur documentaire. Le volume restera comme l'un des éléments d'une grande enquête sur les rapports internationaux. Pour être limité à l'Europe, à la France, au XVIIIe siècle, à la littérature, au drame et dans le drame, à la comédie surtout, cet élément de l'enquête n'avait que plus de chance d'être étudié sérieusement. Il l'a été.

E. C.

* * *

PROGRES DE L'AME DANS LA VIE SPIRITUELLE, par le R. P. Faber, nouvelle édition. Prix : 3 fr. 50. — Paris, Téqui, 82, rue Bonaparte.

Publié pour la première fois en 1856, cet ouvrage n'a pas cessé d'être consulté avec fruit par tous ceux qui s'occupent de spiritualité. Clair et méthodique, appuyé sur la plus pure tradition catholique, ce livre offre une grande profondeur et une rare vérité d'analyse. Le remède y est indiqué à côté du mal avec une sagacité qui révèle une longue expérience dans la direction des âmes. Le chapitre traitant des scrupules nous paraît cependant renfermer des pages beaucoup trop sévères.

* * *

LE *DE PROFUNDIS* MEDITE, par l'abbé Arnaud d'Agnel, docteur en Théologie et en Philosophie. In-12 écu. Prix : 2 fr. 25; *franco* 2.50.— P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Les mots sacrés du *De profundis* sont à la fois l'appel des vivants aux morts et la supplique plaintive des morts aux vivants, l'oraison de la terre et du Purgatoire. Dans son expression si poétique cet admirable psaume cache une profondeur de pensées extraordinaire. L'auteur en a dégagé une somme de vérités théologiques, philosophiques et morales qu'il a réussi, par sa clarté d'exposition habituelle, à rendre facilement compréhensibles. Si ce livre est par son fond même de tous les temps, il est d'une saisissante actualité, à cette heure où la mort se présente à nous sous un appareil plus effroyable que jamais avec une violence et une barbarie inouïes. La mort des soldats tombés au champ d'honneur y est présentée sous son double aspect de tristesse et de gloire dans des pages d'un éloquent patriotisme.

* * *